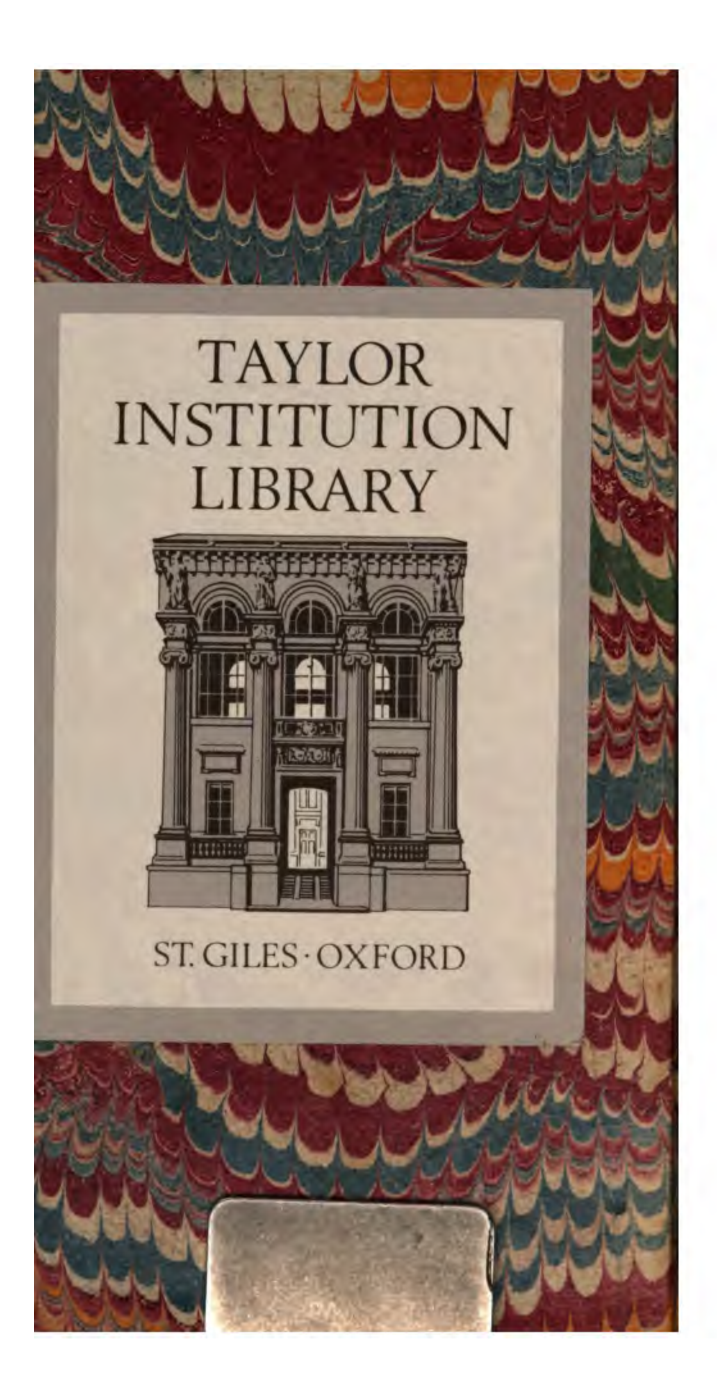



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD



VOYAGE
AUTOUR
DE MA CHAMBRE.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
rue de Vaugirard, n° 9.

Dans maint auteur, de science profonde,
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde.

GRESSET.

VOYAGE

AUTOUR

DE MA CHAMBRE,

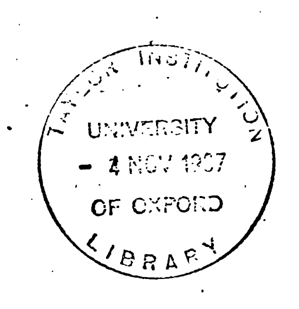
PAR M. XAVIER MAISTRE.



A PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.

M DCCC XIV.



AVIS.

Edition nouvelle, nouveaux ballots de papiers imprimés à loger, et quelquefois pour bien des années, dans les magasins. Je ne sais s'il arrivera à celle-ci de dormir long-temps dans mes tablettes, mais au moins n'y occupera-t-elle jamais une grande place. Trente exemplaires la composent toute entière, vingt sur papier, et dix sur vélin. Sans doute il faudra bien les vendre plus cher que si l'on en eût tiré plusieurs centaines; et plus d'une grave personne dira qu'il est absurde de faire ainsi les frais de toute une édition, pour trente malheureux volumes; que

te livre amusant, et devenu presque introuvable, méritoit de ne pas être ainsi réimprimé à peu près *incognito*. Ce raisonnement est bien beau et bien juste ; mais est-ce toujours pour les gens les plus sensés que l'on travaille ?

En fait de folies, il est quelquefois mal à propos de rester à moitié chemin ; aussi, ces vingt exemplaires sur papier ne seroient peut-être pas encore assez remarquables, s'ils n'avoient de singularité que leur petit nombre : il a donc fallu que la folie fût complète ; et comme, depuis quelques années, la mode des livres sur papier de couleur s'est renouvelée, mais d'une façon moins triste que les maussades papiers

bleus du XVIe siècle, dont les Italiens raffolent, on croit bien avoir fait chose merveilleuse en imprimant ceux-ci sur papier de couleur jonquille. Franchement, ils n'en vaudroient que mieux, s'ils étoient sur beau papier blanc; mais, je le demande à messieurs les Amateurs, cela ne ressembleroit-il pas un peu trop à tout ce qui s'imprime?

M. Xavier Maistre, le spirituel auteur de cette agréable bagatelle, est un officier piémontois, depuis long-temps retiré du service, et fixé en Russie, où il s'est, dit-on, adonné aux arts, et surtout à la peinture. La première édition de son opuscule est de Turin, 1794,

in-8°, et l'auteur s'y désigne ainsi : *Par M. le chev. X*****, O. A. S. D. S. M. S.* (le chevalier Xavier Maistre, officier au service de sa majesté sarde). Une seconde édition fut faite à Hambourg, chez Fauche, en 1796, petit *in*-12 ; et deux autres à Paris, en 1796 et 1797, *in*-18. J'en suis bien fâché pour mes chers compatriotes ; mais, contre l'ordinaire, les deux éditions de Paris sont les plus mauvaises des quatre, et elles ne le sont pas à moitié. Soit dans l'une, soit dans l'autre, on trouve *exprimer* pour *examiner*, *oublier* pour *ouvrir*, *désagréable* pour *agréable*, *quatres*, et autres gentillesses de cette force. Sachez-nous donc gré, lecteur, si, nou-

veaux Saumaises, ou nouveaux Bentleys, nous avons religieusement *conféré les textes*, pour donner à cette édition nouvelle toute l'exactitude qu'exige le petit appareil de luxe avec lequel elle est présentée au Public, c'est-à-dire, au Public des trente personnes qui auront la fantaisie de l'acquérir, si tant est que jamais trente personnes s'en avisent.

Toute l'édition est numérotée de I à X pour le vélin, et de XI à XXX pour les exemplaires sur papier. On ne comprend pas dans ce nombre les cinq exemplaires exigés par la loi; ils sont sur papier blanc ordinaire, et numérotés à la main, de 31 à 35.

A. A. R.

No. XIX.

VOYAGE
AUTOUR
DE MA CHAMBRE.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il est glorieux d'ouvrir une nouvelle carrière, et de paroître tout à coup dans le monde savant un livre de découvertes à la main, comme une comète inattendue étincèle dans l'espace. — Non, je ne tiendrai plus mon livre *in petto ;* le voilà, Messieurs, lisez. J'ai entrepris et exécuté

un voyage de quarante-deux jours autour de ma chambre. Les observations intéressantes que j'ai faites, et le plaisir continuel que j'ai éprouvé le long du chemin, me faisoient désirer de le rendre public; la certitude d'être utile m'y a décidé. Mon cœur éprouve une satisfaction inexprimable lorsque je pense au nombre infini de malheureux auxquels j'offre une ressource assurée contre l'ennui, et un adoucissement aux maux qu'ils endurent. Le plaisir qu'on trouve à voyager dans sa chambre est à l'abri de la jalousie inquiète des hommes; il est indépendant de la fortune.

Est-il en effet d'être assez malheureux, assez abandonné pour n'avoir pas un réduit où il puisse se retirer, et se cacher à tout le monde; voilà tous les apprêts du voyage.

Je suis sûr que tout homme sensé adoptera mon système, de quelque caractère qu'il puisse être, et quelque soit son tempérament ; qu'il soit avare ou prodigue, riche ou pauvre, jeune ou vieux, né sous la zone torride ou près du pôle, il peut voyager comme moi : enfin, dans l'immense famille des hommes qui fourmillent sur la surface de la terre, il n'en est pas un seul ; — non, pas un seul (j'entends de ceux qui habitent des chambres) qui puisse, après avoir lu ce livre, refuser son approbation à la nouvelle manière de voyager que j'introduis dans le monde.

CHAPITRE II.

Je pourrois commencer l'éloge de mon voyage par dire qu'il ne m'a rien coûté ; cet article mérite attention. Le voilà d'abord prôné, fêté par les gens d'une fortune médiocre : il est une autre classe d'hommes auprès de laquelle il est encore plus sûr d'un heureux succès, par cette même raison qu'il ne coûte rien. — Auprès de qui donc ? Eh ! quoi, vous le demandez ! C'est auprès des gens riches. D'ailleurs, de quelle ressource cette nouvelle manière de voyager n'est-elle pas pour les malades ? Ils n'auront point à craindre l'intempérie de l'air

et des saisons ; — pour les poltrons ; ils seront à l'abri des voleurs, ils ne rencontreront ni précipices ni fondrières. Des milliers de personnes qui, avant moi, n'avoient point osé, d'autres qui n'avoient pu, d'autres enfin qui n'avoient pas songé à voyager, vont s'y résoudre à mon exemple. L'être le plus indolent hésiteroit-il de se mettre en route avec moi pour se procurer un plaisir qui ne lui coûtera ni peine ni argent? — Courage donc, partons ; — suivez-moi, vous tous qu'une mortification de l'amour, une négligence de l'amitié, retiennent dans votre appartement, loin de la petitesse et de la perfidie des hommes. — Que tous les malheureux, les malades, et les ennuyés de l'univers me suivent, — que tous les paresseux se lèvent en

masse : — et vous qui roulez dans votre esprit des projets sinistres de réforme ou de retraite pour quelque infidélité; vous qui, dans un boudoir, renoncez au monde pour la vie : aimables anachorètes d'une soirée, venez aussi, quittez, croyez-moi, ces noires idées ; vous perdez un instant pour le plaisir, sans en gagner un pour la sagesse; daignez m'accompagner dans mon voyage, nous marcherons à petites journées, en riant le long du chemin des voyageurs qui ont vu Rome et Paris ; — aucun obstacle ne pourra nous arrêter, et, nous livrant gaiement à notre imagination, nous la suivrons partout où il lui plaira de nous conduire.

CHAPITRE III.

Il y a tant de personnes curieuses dans le monde. — Je suis persuadé qu'on voudroit savoir pourquoi mon voyage autour de ma chambre a duré quarante-deux jours, au lieu de quarante-trois, ou de tout autre espace de temps ; mais comment l'apprendrai-je au lecteur, puisque je l'ignore moi-même? Tout ce que je puis assurer, c'est que si l'ouvrage est trop long à son gré, il n'a pas dépendu de moi de le rendre plus court : toute vanité de voyageur à part, je me serois contenté d'un chapitre. J'étois, il est vrai, dans ma chambre avec

tout le plaisir et l'agrément possible ; mais, hélas ! je n'étois pas le maître d'en sortir à ma volonté : je crois même que sans l'entremise de certaines personnes puissantes qui s'intéressoient à moi, et pour lesquelles ma reconnoissance n'est pas éteinte, j'aurois eu tout le temps de mettre un *in-folio* au jour, tant les protecteurs qui me faisoient voyager dans ma chambre étoient disposés en ma faveur.

Et cependant, lecteur raisonnable, voyez combien ces hommes avoient tort ; et saisissez bien, si vous le pouvez, la logique que je vais vous exposer.

Est-il rien de plus naturel et de plus juste que de se couper la gorge avec quelqu'un qui vous marche sur le pied par inadvertance, ou bien

qui laisse échapper quelque terme piquant dans un moment de dépit, dont votre imprudence est la cause, ou bien enfin qui a le malheur de plaire à votre maîtresse?

On va dans un pré, et là, comme Nicole faisoit avec le bourgeois gentilhomme, on essaie de tirer quarte, lorsqu'il pare tierce; et, pour que la vengeance soit sûre et complète, on lui présente la poitrine découverte, et on court risque de se faire tuer par son ennemi pour se venger de lui. — On voit que rien n'est plus conséquent, et toutefois on trouve des gens qui désapprouvent cette louable coutume! Mais ce qui est aussi conséquent que tout le reste, c'est que ces mêmes personnes qui la désapprouvent, et qui veulent qu'on la regarde comme une faute grave,

traiteroient encore plus mal celui qui refuseroit de la commettre. Plus d'un malheureux, pour se conformer à leur avis, a perdu sa réputation et son emploi ; en sorte que lorsqu'on a le malheur d'avoir ce qu'on appelle une affaire, on ne feroit pas mal de tirer au sort pour savoir si on doit la finir suivant les lois ou suivant l'usage ; et comme les lois et l'usage sont contradictoires, les juges pourroient aussi jouer leur sentence aux dez ; — et probablement aussi c'est à une décision de ce genre qu'il faut recourir pour expliquer pourquoi et comment mon voyage a duré quarante-deux jours justes.

CHAPITRE IV.

MA chambre est située sous le quarante-huitième degré de latitude, selon les mesures du père Beccaria; sa direction est du levant au couchant; elle forme un carré long qui a trente-six pas de tour, en rasant la muraille de bien près. Mon voyage en contiendra cependant davantage; car je la traverserai souvent en long et en large, ou bien diagonalement, sans suivre de règle ni de méthode. — Je ferai même des zig-zags, et je parcourrai toutes les lignes possibles en géométrie, si le besoin l'exige. Je n'aime pas les gens qui sont si fort

les maîtres de leurs pas et de leurs idées, qui disent : aujourd'hui, je ferai trois visites, j'écrirai quatre lettres, je finirai cet ouvrage que j'ai commencé. — Mon âme est tellement ouverte à toutes sortes d'idées, de goûts et de sentiments ; elle reçoit si avidement tout ce qui se présente, que : — et pourquoi refuseroit-elle les jouissances qui sont éparses sur le chemin difficile de la vie ; elles sont si rares, si clair-semées, qu'il faudroit être fou pour ne pas s'arrêter, se détourner même de son chemin pour cueillir toutes celles qui sont à notre portée. Il n'en est pas de plus attrayante, selon moi, que de suivre ses idées à la piste, comme le chasseur poursuit le gibier, sans affecter de tenir aucune route ; aussi, lorsque je voyage dans ma cham-

bre, je parcours rarement une ligne droite; je vais de ma table vers un tableau qui est placé dans un coin, de là je pars obliquement pour aller à la porte; mais quoiqu'en partant mon intention soit bien de m'y rendre, si je rencontre mon fauteuil en chemin, je ne fais pas de façons, et je m'y arrange tout de suite. — C'est un excellent meuble qu'un fauteuil, il est surtout de la dernière utilité pour tout homme méditatif. Dans les longues soirées d'hiver, il est quelquefois doux, et toujours prudent de s'y étendre mollement, loin du fracas des assemblées nombreuses. — Un bon feu, des livres, des plumes, que de ressources contre l'ennui! et quel plaisir encore d'oublier ses livres et ses plumes pour tisonner son feu, en se livrant à quelque

douce méditation, — ou en arrangeant quelques rimes pour égayer ses amis; les heures glissent alors sur vous, et tombent en silence dans l'éternité, sans vous faire sentir leur triste passage.

CHAPITRE V.

Après mon fauteuil, en marchant vers le nord, on découvre mon lit, qui est placé au fond de ma chambre, et qui forme la plus agréable perspective : il est situé de la manière la plus heureuse ; les premiers rayons du soleil viennent se jouer dans mes rideaux. — Je les vois, dans les beaux jours d'été, s'avancer le long de la muraille blanche, à mesure que le soleil s'élève ; les ormes qui sont devant ma fenêtre les divisent de mille manières, et les font balancer sur mon lit, couleur de rose et blanc, qui répand de tous

côtés une teinte charmante par leur réflexion. — J'entends le gazouillement confus des hirondelles, qui se sont emparées du toit de la maison, et des autres oiseaux qui habitent les ormes; alors mille idées riantes occupent mon esprit, et dans l'univers entier personne n'a un réveil aussi agréable, aussi paisible que le mien. —

J'avoue que j'aime à jouir de ces doux instants, et que je prolonge toujours, autant qu'il est possible, le plaisir que je trouve à méditer dans la douce chaleur de mon lit. — Est-il de théâtre qui prête plus à l'imagination, qui réveille de plus tendres idées que le meuble où je m'oublie quelquefois? — Lecteur modeste, ne vous effrayez point; — mais ne pourrai-je donc parler du bonheur d'un

amant, qui serre, pour la première fois, dans ses bras une épouse vertueuse! plaisir ineffable, que mon mauvais destin me condamne à ne jamais goûter! N'est-ce pas dans un lit qu'une mère, ivre de joie à la naissance d'un fils, oublie ses douleurs? C'est-là que les plaisirs fantastiques, fruits de l'imagination et de l'espérance, viennent nous agiter. — Enfin, c'est dans ce meuble délicieux que nous oublions, pendant une moitié de la vie, les chagrins de l'autre moitié. — Mais quelle foule de pensées agréables et tristes se pressent à la fois dans mon cerveau! mélange étonnant de situations terribles et délicieuses!

Un lit nous voit naître et nous voit mourir; c'est le théâtre variable où le genre humain joue tour à tour des

drames intéressants, des farces risibles, et des tragédies épouvantables. — C'est un berceau garni de fleurs; — c'est le trône de l'amour; — c'est un sépulcre.

CHAPITRE VI.

Ce chapitre n'est absolument que pour les métaphysiciens. Il va jeter le plus grand jour sur la nature de l'homme : c'est le prisme avec lequel on pourra analyser et décomposer les facultés de l'homme, en séparant la puissance animale des rayons purs de l'intelligence.

Il me seroit impossible d'expliquer comment et pourquoi je me brûlai les doigts aux premiers pas que je fis en commençant mon voyage, sans expliquer, dans le plus grand détail, au lecteur mon système de l'*Ame et de la Bête*. — Cette découverte métaphysique influe d'ailleurs tellement

sur mes idées et sur mes actions, qu'il seroit très difficile de comprendre ce livre, si je n'en donnois la clef au commencement.

Je me suis aperçu, par diverses observations, que l'homme est composé d'une âme et d'une bête. — Ces deux êtres sont absolument distincts, mais tellement emboîtés l'un dans l'autre, ou l'un sur l'autre, qu'il faut que l'âme ait une certaine supériorité sur la bête pour être en état d'en faire la distinction.

Je tiens d'un vieux professeur (c'est du plus loin qu'il me souvienne) que Platon appeloit la matière l'*autre*. C'est fort bien; mais j'aimerois mieux donner ce nom par excellence à la bête qui est jointe à notre âme. C'est réellement cette substance qui est l'*autre*, et qui nous lutine d'une ma-

nière si étrange. On s'aperçoit bien en gros que l'homme est double; mais c'est, dit-on, parce qu'il est composé d'une âme et d'un corps; et l'on accuse ce corps de je ne sais combien de choses, bien mal à propos assurément, puisqu'il est aussi incapable de sentir que de penser. C'est à la bête qu'il faut s'en prendre, à cet être sensible, parfaitement distinct de l'âme, véritable individu, qui a son existence séparée, ses goûts, ses inclinations, sa volonté, et qui n'est au-dessus des autres animaux, que parce qu'il est mieux élevé, et pourvu d'organes plus parfaits.

Messieurs et Mesdames, soyez fiers de votre intelligence tant qu'il vous plaira; mais défiez-vous beaucoup de l'*autre*, surtout quand vous êtes ensemble.

J'ai fait je ne sais combien d'expériences sur l'union de ces deux créatures hétérogènes. Par exemple, j'ai reconnu clairement que l'âme peut se faire obéir par la bête, et que, par un fâcheux retour, celle-ci oblige très souvent l'âme d'agir contre son gré. Dans les règles, l'une a le pouvoir législatif, et l'autre le pouvoir exécutif ; mais ces deux pouvoirs se contrarient souvent. — Le grand art d'un homme de génie est de savoir bien élever sa bête, afin qu'elle puisse aller seule, tandis que l'âme, délivrée de cette pénible accointance, peut s'élever jusqu'au ciel.

Mais il faut éclaircir ceci par un exemple.

Lorsque vous lisez un livre, Monsieur, et qu'une idée plus agréable entre tout à coup dans votre imagi-

nation, votre âme s'y attache tout de suite et oublie le livre, tandis que vos yeux suivent machinalement les mots et les lignes; vous achevez la page sans la comprendre et sans vous souvenir de ce que vous avez lu : — cela vient de ce que votre âme, ayant ordonné à sa compagne de lui faire la lecture, ne l'a point avertie de la petite absence qu'elle alloit faire; en sorte que l'*autre* continuoit la lecture que votre âme n'écoutoit plus.

CHAPITRE VII.

CELA ne vous paroît-il pas clair? Voici un autre exemple.

Un jour de l'été passé je m'acheminai pour aller à la cour à l'heure de l'ordre. J'avois peint toute la journée, et mon âme se plaisant à méditer sur la peinture, laissa le soin à la bête de me transporter au palais du roi.

Que la peinture est un art sublime, pensoit mon âme! heureux celui que le spectacle de la nature a touché, qui n'est pas obligé de faire des tableaux pour vivre; qui ne peint pas uniquement par passe-temps, mais

qui, frappé de la majesté d'une belle physionomie, et des jeux admirables de la lumière, qui se fond en mille teintes sur le visage humain, tâche d'approcher, dans ses ouvrages, des effets sublimes de la nature! Heureux encore le peintre que l'amour du paysage entraîne dans des promenades solitaires, qui sait exprimer, sur la toile, le sentiment de tristesse que lui inspirent un bois sombre ou une campagne déserte. Ses productions imitent et reproduisent la nature; il crée des mers nouvelles et et de noires cavernes inconnues au soleil : à son ordre, des bocages, toujours verts, sortent du néant, l'azur du ciel se réfléchit dans ses tableaux; il connoît l'art de troubler les airs et de faire mugir les tempêtes. D'autres fois, il offre à l'oeil du spectateur

étonné les campagnes délicieuses de l'antique Sicile : on voit des nymphes éperdues fuyant, à travers les roseaux, la poursuite d'un satyre : des temples d'une architecture majestueuse, élèvent leurs fronts superbes par-dessus la forêt sacrée qui les entoure : l'imagination se perd dans les routes silencieuses de ce pays idéal ; les lointains bleuâtres se confondent avec le ciel ; et le paysage entier, se répétant dans les eaux d'un fleuve tranquille, forme un spectacle qu'aucune langue ne peut décrire. — Pendant que mon âme faisoit ces réflexions, l'*autre* alloit son train, et Dieu sait où elle alloit ! — Au lieu de se rendre à la cour, comme elle en avoit reçu l'ordre, elle dériva tellement sur la gauche, qu'au moment où mon âme la ratrappa, elle

étoit à la porte de mad. de Hautcastel, à un demi-mille du Palais-royal.

Je laisse penser au lecteur ce qui seroit arrivé si elle étoit entrée toute seule chez une aussi belle dame.

CHAPITRE VIII.

S'IL est utile et agréable d'avoir une âme dégagée de la matière au point de la faire voyager toute seule lorsqu'on le juge à propos, cette faculté a aussi ses inconvénients. C'est à elle, par exemple, que je dois la brûlure dont j'ai parlé dans les chapitres précédents. — Je donne ordinairement à ma bête le soin des apprêts de mon déjeûné ; c'est elle qui fait griller mon pain, et le coupe en tranches. Elle fait à merveille le café, et le prend même très souvent sans que mon âme s'en mêle, à moins que celle-ci ne s'amuse à la voir travail-

ler ; mais cela est rare et très difficile à exécuter : car il est aisé, lorsqu'on fait quelque opération mécanique, de penser à toute autre chose ; mais il est extrêmement difficile de se regarder agir, pour ainsi dire ; — ou, pour m'expliquer suivant mon système, d'employer son âme à examiner la marche de sa bête, et de la voir travailler sans y prendre part. — Voilà le plus étonnant tour de force métaphysique que l'homme puisse exécuter.

J'avois couché mes pincettes sur la braise pour faire griller mon pain, et quelque temps après, tandis que mon âme voyageoit, voilà qu'une souche enflammée roule sur le foyer ; — ma pauvre bête porta la main aux pincettes, et je me brûlai les doigts.

CHAPITRE IX.

J'ESPÈRE avoir suffisamment développé mes idées dans les chapitres précédents, pour donner à penser au lecteur, et pour le mettre à même de faire des découvertes dans cette brillante carrière : il ne pourra qu'être satisfait de lui s'il parvient un jour à savoir faire voyager son âme toute seule ; les plaisirs que cette faculté lui procurera, balanceront de reste les *quiproquo* qui pourront en résulter. Est-il de jouissance plus flatteuse que celle d'étendre ainsi son existence, d'occuper à la fois la terre et les cieux, et de doubler, pour

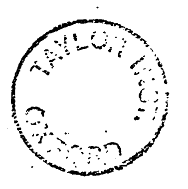
ainsi dire, son être? — Le désir éternel, et jamais satisfait de l'homme, n'est-il pas d'augmenter sa puissance et ses facultés, de vouloir être où il n'est pas, de rappeler le passé, et de vivre dans l'avenir? — Il veut commander les armées, présider aux académies; il veut être adoré des belles; et s'il possède tout cela, il regrette alors les champs et la tranquillité, et porte envie à la cabane des bergers: ses projets, ses espérances échouent sans cesse contre les malheurs réels attachés à la nature humaine: il ne sauroit trouver le bonheur. — Un quart-d'heure de voyage avec moi lui en montrera le chemin.

Eh! que ne laisse-t-il à l'*autre* ces misérables soins, cette ambition qui le tourmente! — Viens, pauvre mal-

heureux! fais un effort pour rompre ta prison, et du haut du ciel où je vais te conduire, du milieu des ombres célestes et de l'empirée, — regarde ta bête lancée dans le monde, courir toute seule la carrière de la fortune et des honneurs : vois avec quelle gravité elle marche parmi les hommes; la foule s'écarte avec respect : et, crois-moi, personne ne s'apercevra qu'elle est toute seule; c'est le moindre souci de la cohue au milieu de laquelle elle se promène, de savoir si elle a une âme ou non, si elle pense ou non. — Mille femmes sentimentales l'aimeront à la fureur sans s'en apercevoir; elle peut même s'élever, sans le secours de ton âme, à la plus haute faveur, et à la plus grande fortune. — Enfin je ne m'étonnerois nullement si, à notre re-

tour de l'empirée, ton âme, en rentrant chez elle, se trouvoit dans la bête d'un grand seigneur.

CHAPITRE X.



Qu'on n'aille pas croire qu'au lieu de tenir ma parole, en donnant la description de mon voyage autour de ma chambre, je bats la campagne pour me tirer d'affaire; on se tromperoit fort, car mon voyage continue réellement; et pendant que mon âme, se repliant sur elle-même, parcouroit, dans le chapitre précédent, les détours tortueux de la métaphysique, — j'étois dans mon fauteuil, sur lequel je m'étois renversé de ma-

nière que ses deux pieds antérieurs étoient élevés à deux pouces de terre; et tout en me balançant à droite et à gauche, et gagnant du terrein, j'étois insensiblement parvenu tout près de la muraille : — C'est la manière dont je voyage lorsque je ne suis pas pressé ; — là ma main s'étoit emparée machinalement du portrait de mad. de Hautcastel, et l'*autre* s'amusoit à ôter la poussière qui le couvroit. — Cette occupation lui donnoit un plaisir tranquille, et ce plaisir se faisoit sentir à mon âme, quoiqu'elle fût perdue dans les vastes plaines du ciel ; car il est bon d'observer que, lorsque l'esprit voyage ainsi dans l'espace, il tient toujours aux sens par je ne sais quel lien secret ; en sorte que, sans se déranger de ses occupations, il peut prendre part aux jouis-

sances paisibles de l'*autre ;* mais si ce plaisir augmente à un certain point, ou si elle est frappée par quelque spectacle inattendu, l'âme aussitôt reprend sa place avec la vitesse de l'éclair.

C'est ce qui m'arriva tandis que je nettoyois le portrait.

A mesure que le linge enlevoit la poussière et faisoit paroître des boucles de cheveux blonds, et la guirlande de roses dont ils sont couronnés, mon âme, depuis le soleil où elle s'étoit transportée, sentit un léger frémissement de plaisir, et partagea sympathiquement la jouissance de mon coeur. Cette jouissance devint moins confuse, et plus vive lorsque le linge d'un seul coup découvrit le front éclatant de cette charmante physionomie ; mon âme

fut sur le point de quitter les cieux pour jouir du spectacle. Mais se fût-elle trouvée dans les Champs-Elysées, eût-elle assisté à un concert de chérubins, elle n'y seroit pas demeurée une demi-seconde lorsque sa compagne, prenant toujours plus d'intérêt à son ouvrage, s'avisa de saisir une éponge mouillée qu'on lui présentoit, et de la passer tout à coup sur les sourcils et les yeux, — sur le nez, — sur les joues, — sur cette bouche. — Ah! Dieu! le cœur me bat: — sur le menton, sur le sein, ce fut l'affaire d'un moment: toute la figure parut renaître et sortir du néant. — Mon âme se précipita du ciel comme une étoile tombante; elle trouva l'*autre* dans une extase ravissante, et parvint à l'augmenter en la partageant. Cette situation singu-

lière et imprévue fit disparoître le temps et l'espace pour moi. — J'existai pour un instant dans le passé, et je rajeunis contre l'ordre de la nature. — Oui, la voilà cette femme adorée, c'est elle, elle-même; je la vois qui sourit, elle va parler, pour dire qu'elle m'aime. — Quel regard! viens que je te serre contre mon coeur, âme de ma vie, ma seconde existence! — viens partager mon ivresse et mon bonheur. — Ce moment fut court, mais il fut ravissant; la froide raison reprit bientôt son empire, et dans l'espace d'un clin d'oeil je vieillis d'une année entière: — mon coeur devint froid, glacé, et je me trouvai de niveau avec la foule des indifférents qui pèsent sur le globe.

CHAPITRE XI.

Il ne faut pas anticiper sur les événements : l'empressement de communiquer au lecteur mon système de l'âme et de la bête, m'a fait abandonner la description de mon lit plutôt que je ne devois ; lorsque je l'aurai terminée, je reprendrai mon mon voyage à l'endroit où je l'ai interrompu dans le chapitre précédent. — Je vous prie seulement de vous ressouvenir que nous avons laissé la moitié de moi-même, tenant le portrait de mad. de Hautcastel tout près de la muraille, à quatre pas de mon bureau : j'avois oublié, en parlant

de mon lit, de conseiller à tout homme qui le pourra d'avoir un lit couleur de rose et blanc : il est certain que les couleurs influent sur nous au point de nous égayer ou de nous attrister suivant leurs nuances. — Le rose et le blanc sont deux couleurs consacrées au plaisir et à la félicité. — La nature en les donnant à la rose lui a donné la couronne de l'empire de Flore; — et lorsque le ciel veut annoncer une belle journée au monde, il colore les nues de cette teinte charmante au lever du soleil.

Un jour nous montions avec peine le long d'un sentier rapide; l'aimable Rosalie étoit en avant : son agilité lui donnoit des ailes; nous ne pouvions la suivre : — tout à coup, arrivée au sommet d'un tertre, elle se tourna vers nous pour reprendre ha-

leine, et sourit à notre lenteur. — Jamais, peut-être, les deux couleurs dont je fais l'éloge, n'avoient ainsi triomphé. — Ses joues enflammées, ses lèvres de corail, ses dents brillantes, son cou d'albâtre, sur un fond de verdure, frappèrent tous les regards. Il fallut nous arrêter pour la contempler; je ne dis rien de ses yeux bleus, ni du regard qu'elle jeta sur nous, parce que je sortirois de mon sujet, et que d'ailleurs je n'y pense jamais que le moins qu'il m'est possible. Il me suffit d'avoir donné le plus bel exemple possible de la supériorité de ces deux couleurs sur toutes les autres, et de leur influence sur le bonheur des hommes.

Je n'irai pas plus avant aujourd'hui. Quel sujet pourrai-je traiter qui ne fût insipide? Quelle idée n'est

pas effacée par cette idée? — Je ne sais même quand je pourrai me remettre à l'ouvrage. — Si je le continue, et que le lecteur désire en voir la fin, qu'il s'adresse à l'ange distributeur des pensées, et qu'il le prie de ne plus mêler l'image de ce tertre parmi la foule des pensées décousues qu'il me jette à tout instant.

Sans cette précaution, c'en est fait de mon voyage.

CHAPITRE XII.

———————————————————

———————————————————

——————— le Tertre ———————

———————————————————

———————————————————

———————————————————

———————————————————

CHAPITRE XIII.

Mes efforts sont vains : il faut remettre la partie, et séjourner ici malgré moi ; c'est une étape militaire.

CHAPITRE XIV.

J'AI dit que j'aimois singulièrement à méditer dans la douce chaleur de mon lit, et que sa couleur agréable contribue beaucoup au plaisir que j'y trouve.

Pour me procurer ce plaisir, mon domestique a ordre d'entrer dans ma chambre une demi-heure avant celle où j'ai résolu de me lever. Je l'entends marcher légèrement et tripoter dans ma chambre avec discrétion, et ce bruit me donne l'agrément de me sentir sommeiller : plaisir délicat et inconnu de bien des gens ! On est assez éveillé pour s'apercevoir qu'on ne l'est pas tout-à-fait, et pour cal-

culer confusément que l'heure des affaires et des ennuis est encore dans le sablier du temps. Insensiblement mon homme devient plus bruyant : il est si difficile de se contraindre ! d'ailleurs il sait que l'heure fatale s'approche. — Il regarde à ma montre et fait sonner les breloques pour m'avertir, mais je fais la sourde oreille ; et, pour allonger encore cette heure charmante, il n'est sorte de chicanes que je ne fasse à ce pauvre malheureux. — J'ai cent ordres préliminaires à lui donner pour gagner du temps. Il sait fort bien que ces ordres que je lui donne d'assez mauvaise humeur, ne sont que des prétextes pour rester au lit sans paroître le désirer. Il ne fait pas semblant de s'en apercevoir, et je lui en suis vraiment reconnoissant.

Enfin, lorsque j'ai épuisé toutes mes ressources, il s'avance au milieu de la chambre, et se plante là, les bras croisés, dans la plus parfaite immobilité.

On m'avouera qu'il n'est pas possible de désapprouver ma paresse avec plus d'esprit et de discrétion; aussi je ne résiste jamais à cette invitation tacite; j'étends les bras pour lui témoigner que j'ai compris, et me voilà assis.

Si le lecteur réfléchit sur la conduite de mon domestique, il pourra se convaincre que, dans certaines affaires délicates du genre de celle-ci, la simplicité et le bon sens valent infiniment mieux que l'esprit le plus adroit. J'ose assurer que le discours le plus étudié sur les inconvénients de la paresse, ne me décideroit pas à sortir

aussi promptement de mon lit que le reproche muet de monsieur Joannetti.

C'est un parfait honnête homme que monsieur Joannetti, et en même temps celui de tous les hommes qui convenoit le plus à un voyageur comme moi. Il est accoutumé aux fréquents voyages de mon âme, et ne rit jamais des inconséquences de l'autre ; il la dirige même quelquefois lorsqu'elle est seule, en sorte qu'on pourroit dire alors qu'elle est conduite par deux âmes. Lorsqu'elle s'habille, par exemple, il l'avertit par un signe qu'elle est sur le point de mettre ses bas à l'envers, ou son habit avant sa veste. — Mon âme s'est souvent amusée à voir le pauvre Joannetti courir après la folle sous les berceaux de la citadelle pour

l'avertir qu'elle avoit oublié son chapeau ; — une autre fois son mouchoir.

Un jour (l'avouerai-je) sans ce fidèle domestique, qui la ratrappa au bas de l'escalier, l'étourdie s'acheminoit vers la cour, sans épée, aussi hardiment que le grand-maître des cérémonies portant l'auguste baguette.

CHAPITRE XV.

Tiens, Joannetti, lui dis-je, raccroche ce portrait ; — il s'étoit aidé à le nettoyer, et ne se doutoit non plus de tout ce qui a produit le chapitre du portrait, que de ce qui se passe dans la lune. C'étoit lui qui, de son propre mouvement, m'avoit présenté l'éponge mouillée, et qui, par cette démarche en apparence indifférente, avoit fait parcourir à mon âme cent millions de lieues en un instant. Au lieu de le remettre à sa place, il le tenoit pour l'examiner à son tour. — Une difficulté, un problème à résoudre lui donnoit un air de curiosité que je remarquai. —

Voyons, lui dis-je, que trouves-tu à redire dans ce portrait? Oh! rien, Monsieur. — Mais encore? — Il le posa debout sur une des tablettes de mon bureau; puis, s'éloignant de quelques pas, je voudrois, dit-il, que Monsieur m'expliquât pourquoi ce portrait regarde toujours, quel que soit l'endroit de la chambre où l'on se trouve: le matin, lorsque je fais le lit, la figure se tourne vers moi, et si je vais à la fenêtre, elle me regarde encore et me suit des yeux en chemin; — en sorte, Joannetti, lui dis-je, que si ma chambre étoit pleine de monde, cette belle dame lorgneroit de tout côté et tout le monde à la fois. — Oh! oui, Monsieur. — Elle souriroit aux allants et aux venants tout comme à moi. — Joannetti ne répondit rien. — Je

m'étendis dans mon fauteuil, et baissant ma tête, je me livrai aux méditations les plus sérieuses. — Quel trait de lumière! Pauvre amant! tandis que tu te morfonds loin de ta maîtresse, auprès de laquelle tu es peut-être déjà remplacé; tandis que tu fixes avidement tes yeux sur son portrait et que tu t'imagines (au moins en peinture) être le seul regardé, — la perfide effigie, aussi infidèle que l'original, porte ses regards sur tout ce qui l'entoure, et sourit à tout le monde.

Voilà une ressemblance morale entre certains portraits et leurs modèles, qu'aucun philosophe, aucun peintre, aucun observateur n'avoit encore aperçue.

Je marche de découvertes en découvertes.

CHAPITRE XVI.

Joannetti étoit toujours dans la même attitude en attendant l'explication qu'il m'avoit demandée. Je sortis la tête des plis de mon habit de voyage où je l'avois enfoncée pour méditer plus à mon aise, et après un moment de silence, pour me remettre des tristes réflexions que je venois de faire : — Ne vois-tu pas, Joannetti, lui dis-je, en tournant mon fauteuil de son côté, ne vois-tu pas qu'un tableau étant une surface plane, les rayons de lumière qui partent de chaque point de cette surface....? — Joannetti, à cette explica-

tion, ouvrit tellement les yeux, qu'il en laissoit voir la prunelle toute entière ; il avoit en outre la bouche entr'ouverte : ces deux mouvements dans la figure humaine annoncent, selon le fameux Le Brun, le dernier période de l'étonnement. C'étoit ma bête, sans doute, qui avoit entrepris une semblable dissertation ; mon âme savoit de reste que Joannetti ignore complètement ce que c'est qu'une surface plane, et encore plus ce que sont des rayons de lumière : la prodigieuse dilatation de ses paupières m'ayant fait rentrer en moi-même, je remis la tête dans le collet de mon habit de voyage, et je l'y enfonçai tellement, que je parvins à la cacher presque toute entière.

Je résolus de dîner en cet endroit ; la matinée étoit fort avancée ; un pas

de plus dans ma chambre auroit porté mon dîné à la nuit. Je me glissai jusqu'au bord de mon fauteuil, et mettant les deux pieds sur la cheminée, j'attendis patiemment le repas. — C'est une attitude délicieuse que celle-là : il seroit, je crois, bien difficile d'en trouver une autre qui réunît autant d'avantages, et qui fût aussi commode pour les séjours inévitables dans un long voyage.

Rosine, ma chienne fidèle, ne manque jamais de venir alors tirailler les basques de mon habit de voyage, pour que je la prenne sur moi; elle y trouve un lit tout arrangé et fort commode au sommet de l'angle que forment les deux parties de mon corps : un V consonne représente à merveille ma situation. Rosine s'élance sur moi, si je ne la prends pas

assez tôt à son gré. Je la trouve souvent là sans savoir comment elle y est venue. Mes mains s'arrangent d'elles-mêmes de la manière la plus favorable à son bien-être; soit qu'il y ait une sympathie entre cette aimable bête et la mienne; soit que le hasard seul en décide. — Mais je ne crois point au hasard, à ce triste système, — à ce mot qui ne signifie rien. — Je croirois plutôt au magnétisme; — je croirois plutôt au martinisme. — Non, je n'y croirai jamais.

Il y a une telle réalité dans les rapports qui existent entre ces deux animaux, que lorsque je mets les deux pieds sur la cheminée, par pure distraction; lorsque l'heure du dîner est encore éloignée, et que je ne pense nullement à prendre l'étape, toutefois Rosine, présente à ce mou-

vement, trahit le plaisir qu'elle éprouve en remuant légèrement la queue : la discrétion la retient à sa place ; et l'autre qui s'en aperçoit, lui en sait gré, quoique incapable de raisonner sur la cause qui le produit. Il s'établit ainsi entre elles un dialogue muet, un rapport de sensations très agréable, et qui ne sauroit absolument être attribué au hasard.

CHAPITRE XVII.

Qu'on ne me reproche point d'être prolixe dans les détails ; c'est la manière des voyageurs. Lorsqu'on part pour monter sur le mont Blanc ; lorsqu'on va visiter la large ouverture du tombeau d'Empédocle, on ne manque jamais de décrire exactement les moindres circonstances : le nombre des personnes, celui des mulets, la qualité des provisions, l'excellent appétit des voyageurs, tout enfin, jusqu'aux faux pas des montures, est soigneusement enregistré dans le journal pour l'instruction de l'univers sédentaire.

Sur ce principe, j'ai résolu de parler de ma chère Rosine ; aimable animal que j'aime d'une véritable affection, et de lui consacrer un chapitre tout entier.

Depuis six ans que nous vivons ensemble, il n'y a pas eu le moindre refroidissement entre nous ; ou s'il s'est élevé entre elle et moi quelques petites altercations, j'avoue de bonne foi que le plus grand tort a toujours été de mon côté, et que Rosine a toujours fait les premiers pas vers la réconciliation.

Le soir, lorsqu'elle a été grondée, elle se retire tristement et sans murmurer : le lendemain, à la pointe du jour, elle est auprès de mon lit dans une attitude respectueuse, et au moindre mouvement de son maître, au premier signe du réveil, elle an-

nonce sa présence par les battements précipités de sa queue sur ma table de nuit.

Et pourquoi refuserois-je mon affection à cet être caressant qui n'a jamais cessé de m'aimer depuis l'époque où nous avons commencé de vivre ensemble ? ma mémoire ne suffiroit pas à faire l'énumération des personnes qui se sont intéressées à moi, et qui m'ont oublié. J'ai eu quelques amis, plusieurs maîtresses, une foule de liaisons, encore plus de connoissances ; — et maintenant je ne suis plus rien pour tout ce monde, qui a oublié jusqu'à mon nom.

Que de protestations, que d'offres de services ! Je pouvois compter sur leur fortune, sur une amitié éternelle et sans réserve !

Ma chère Rosine, qui ne m'a point

offert de services, me rend le plus grand service qu'on puisse rendre à l'humanité : elle m'aimoit jadis, et m'aime encore aujourd'hui. Aussi, je ne crains point de le dire, je l'aime avec une portion du même sentiment que j'accorde à mes amis. —

Qu'on en dise ce qu'on voudra.

CHAPITRE XVIII.

Nous avons laissé Joannetti dans l'attitude de l'étonnement, immobile devant moi, attendant la fin de la sublime explication que j'avois commencée.

Lorsqu'il me vit enfoncer tout à coup la tête dans ma robe de chambre, et finir ainsi mon explication, il ne douta pas un instant que je ne fusse resté court faute de bonnes raisons, et de m'avoir par conséquent terrassé par la difficulté qu'il m'avoit proposée.

Malgré la supériorité qu'il en acquéroit sur moi, il ne sentit pas le

moindre mouvement d'orgueil, et ne chercha point à profiter de son avantage. — Après un petit moment de silence, il prit le portrait, le remit à sa place, et se retira légèrement sur la pointe du pied. — Il sentoit bien que sa présence étoit une espèce d'humiliation pour moi, et sa délicatesse lui suggéra de se retirer, sans m'en laisser apercevoir. — Sa conduite, dans cette occasion, m'intéressa vivement, et le plaça toujours plus avant dans mon cœur. Il aura, sans doute, une place dans celui du lecteur ; et s'il en est quelqu'un assez insensible pour la lui refuser, après avoir lu le chapitre suivant, le ciel lui a sans doute donné un cœur de marbre.

CHAPITRE XIX.

Morbleu ! lui dis-je un jour, c'est pour la troisième fois que je vous ordonne de m'acheter une brosse. Quelle tête ! quel animal ! — Il ne répondit pas un mot : il n'avoit rien répondu la veille à une pareille incartade. Il est si exact, disois-je ; je n'y concevois rien. — Allez chercher un linge pour nettoyer mes souliers, lui dis-je en colère. Pendant qu'il alloit, je me repentois de l'avoir ainsi brusqué. — Mon courroux passa tout-à-fait, lorsque je vis le soin avec lequel il tâchoit d'ôter la poussière de mes souliers, sans toucher à mes bas.

J'appuyai ma main sur lui en signe de réconciliation. — Quoi ! dis-je alors en moi-même, il y a donc des hommes qui décrottent les souliers des autres pour de l'argent ? — Ce mot *d'argent* fut un trait de lumière qui vint m'éclairer. Je me ressouvins tout à coup qu'il y avoit long-temps que je n'en avois point donné à mon domestique. — Joannetti, lui dis-je, en retirant mon pied, avez-vous de l'argent ? — Un demi-sourire de justification parut sur ses lèvres à cette demande. — Non, Monsieur, il y a huit jours que je n'ai pas un sol ; j'ai dépensé tout ce qui m'appartenoit pour vos petites emplettes. — Et la brosse ? — C'est sans doute pour cela ?.... — Il sourit encore. — Il auroit pu dire à son maître : « Non, « je ne suis point une tête vuide, un

« animal, comme vous avez eu la « cruauté de le dire à votre fidèle « serviteur. Payez-moi 23 liv. 10 sols « 4 den. que vous me devez, et je « vous acheterai votre brosse ». — Il se laissa maltraiter injustement plutôt que d'exposer son maître à rougir de sa colère.

Que le ciel le bénisse! Philosophes! chrétiens! avez-vous lu?

Tiens, Joannetti, lui dis-je, tiens, cours acheter la brosse. — Mais, Monsieur, voulez-vous rester ainsi avec un soulier blanc et l'autre noir? — Va, te dis-je, acheter la brosse; laisse, laisse cette poussière sur mon soulier. — Il sortit; je pris le linge, et je nettoyai délicieusement mon soulier gauche sur lequel je laissai tomber une larme de repentir.

CHAPITRE XX.

Les murs de ma chambre sont garnis d'estampes et de tableaux qui l'embellissent singulièrement. Je voudrois de tout mon cœur les faire examiner au lecteur les uns après les autres, pour l'amuser et le distraire le long du chemin que nous devons encore parcourir pour arriver à mon bureau ; mais il est aussi impossible d'expliquer clairement un tableau que de faire un portrait ressemblant d'après une description.

Quelle émotion n'éprouveroit-il pas, par exemple, en contemplant la première estampe qui se présente

aux regards ! — Il y verroit la malheureuse Charlotte, essuyant lentement et d'une main tremblante les pistolets d'Albert. — De noirs pressentiments et toutes les angoisses de l'amour, sans espoir et sans consolation, sont empreintes sur sa physionomie; tandis que le froid Albert, entouré de sacs de procès et de vieux papiers de toute espèce, se retourne froidement pour souhaiter un bon voyage à son ami. Combien de fois n'ai-je pas été tenté de briser la glace qui couvre cette estampe pour arracher cet Albert de sa table, pour le mettre en pièces, le fouler aux pieds ! Mais il restera toujours trop d'Alberts en ce monde. Quel est l'homme sensible qui n'a pas le sien avec lequel il est obligé de vivre, et contre lequel les épanchements de l'âme,

les douces émotions du cœur, et les élans de l'imagination vont se briser comme les flots sur les rochers? — Heureux celui qui trouve un ami, dont le cœur et l'esprit lui conviennent; un ami qui s'unisse à lui par une conformité de goûts, de sentiments et de connoissances; un ami qui ne soit pas tourmenté par l'ambition ou l'intérêt; — qui préfère l'ombre d'un arbre à la pompe d'une cour. — Heureux celui qui possède un ami!

CHAPITRE XXI.

J'en avois un; la mort me l'a ôté; elle l'a saisi au commencement de sa carrière, au moment où son amitié étoit devenue un besoin pressant pour mon cœur. — Nous nous soutenions mutuellement dans les travaux pénibles de la guerre; nous n'avions qu'une pipe à nous deux; nous buvions dans la même coupe; nous couchions sous la même toile, et dans les circonstances malheureuses où nous sommes, l'endroit où nous vivions ensemble, étoit pour nous une nouvelle patrie. Je l'ai vu en butte à tous les périls de la guerre,

et d'une guerre désastreuse. La mort sembloit nous épargner l'un pour l'autre ; elle épuisa mille fois ses traits autour de lui sans l'atteindre, mais c'étoit pour me rendre sa perte plus sensible. Le tumulte des armes, l'enthousiasme qui s'empare de l'âme à l'aspect du danger, auroient peut-être empêché ses cris d'aller jusqu'à mon cœur. — Sa mort eût été utile à son pays et funeste aux ennemis. — Je l'aurois moins regretté ; — mais le perdre au milieu des délices d'un quartier d'hiver ! le voir expirer dans mes bras au moment où il paroissoit regorger de santé ; au moment où notre liaison se resserroit encore dans le repos et la tranquillité ! — Ah ! je ne m'en consolerai jamais. Cependant sa mémoire ne vit plus que dans mon cœur ; elle n'existe plus parmi

ceux qui l'environnoient, et qui l'ont remplacé; cette idée me rend plus pénible le sentiment de sa perte. La nature, indifférente de même au sort des individus, remet sa robe brillante du printemps, et se pare de toute sa beauté autour du cimetière où il repose. Les arbres se couvrent de feuilles et entrelacent leurs branches, les oiseaux chantent sous le feuillage; les mouches bourdonnent parmi les fleurs; tout respire la joie et la vie dans le séjour de la mort: — et le soir, tandis que la lune brille dans le ciel, et que je médite près de ce triste lieu, j'entends le grillon poursuivre gaîment son chant infatigable, caché dans l'herbe qui couvre la tombe silencieuse de mon ami. La destruction insensible des êtres et tous les malheurs de l'humanité sont

comptés pour rien dans le grand tout. — La mort d'un homme sensible qui expire au milieu de ses amis désolés, et celle d'un papillon que l'air froid du matin fait périr dans le calice d'une fleur, sont deux époques semblables dans le cours de la nature. L'homme n'est rien qu'un fantôme, une ombre, une vapeur qui se dissipe dans les airs.

Mais l'aube matinale commence à blanchir le ciel ; les noires idées qui m'agitoient s'évanouissent avec la nuit, et l'espérance renaît dans mon coeur. — Non, celui qui inonde ainsi l'orient de lumière ne l'a point fait briller à mes regards pour me plonger bientôt dans la nuit du néant. Celui qui étendit cet horizon incommensurable, celui qui éleva ces masses énormes, dont le soleil dore les som-

mets glacés, est aussi celui qui a ordonné à mon cœur de battre, et à mon esprit de penser.

Non, mon ami n'est point entré dans le néant : quelle que soit la barrière qui nous sépare, je le reverrai. — Ce n'est point sur un syllogisme que je fonde mon espérance. — Le vol d'un insecte qui traverse les airs suffit pour me persuader ; et souvent l'aspect de la campagne, le parfum des airs, et je ne sais quel charme répandu autour de moi, élèvent tellement mes pensées, qu'une preuve invincible de l'immortalité entre avec violence dans mon âme et l'occupe toute entière.

CHAPITRE XXII.

DEPUIS long-temps le chapitre que je viens d'écrire se présentoit à ma plume, et je l'avois toujours rejeté. Je m'étois promis de ne laisser voir dans ce livre que la face riante de mon âme ; mais ce projet m'a échappé comme tant d'autres ; j'espère que le lecteur sensible me pardonnera de lui avoir demandé quelques larmes ; et si quelqu'un trouve qu'à la vérité * j'aurois pu retrancher ce triste chapitre, il peut le déchirer

* Voyez le roman de Werther, lett. 28, 12 août.

ce que la nature humaine peut souffrir.

Brave chevalier d'Assas, te voilà expirant sous cent baïonnettes, par un effort de courage, par un héroïsme qu'on ne connoît plus de nos jours.

Et toi qui pleures sous ces palmiers, malheureuse négresse! toi qu'un barbare, qui sans doute n'étoit pas Anglois, a trahie et délaissée : — que dis-je? toi, qu'il a eu la cruauté de vendre comme une vile esclave, malgré ton amour et tes services, malgré le fruit de sa tendresse que tu portois dans ton sein, — je ne passerai point devant ton image, sans te rendre l'hommage qui est dû à ta sensibilité et à tes malheurs.

Arrêtons-nous un instant devant cet autre tableau : c'est une jeune bergère qui garde toute seule son

troupeau sur le sommet des Alpes : elle est assise sur un vieux tronc de sapin renversé et blanchi par les hivers : ses pieds sont recouverts par les larges feuilles d'une touffe de cacalia, dont la fleur lilas s'élève au-dessus de sa tête. La lavande, le thym, l'anémone, la centaurée; des fleurs de toute espèce qu'on cultive avec peine dans nos serres et nos jardins, et qui naissent sur les Alpes dans toute leur beauté primitive, forment le tapis brillant sur lequel errent ses brebis. — Aimable bergère, dis-moi où se trouve l'heureux coin de terre que tu habites ? De quelle bergerie éloignée es-tu partie ce matin au lever de l'aurore ? — Ne pourrois-je y aller vivre avec toi ? — Mais, hélas ! la douce tranquillité dont tu jouis, ne tardera pas à s'éva-

nouir: le démon de la guerre, non content de désoler les cités, va bientôt porter le trouble et l'épouvante jusque dans ta retraite solitaire. Déjà les soldats s'avancent, je les vois gravir de montagnes en montagnes, et s'approcher des nuès. — Le bruit du canon se fait entendre dans le séjour élevé du tonnerre. — Fuis, bergère, presse ton troupeau; cache-toi dans les antres les plus reculés et les plus sauvages; il n'est plus de repos sur cette triste terre.

CHAPITRE XXIV.

Je ne sais comment cela m'arrive, depuis quelque temps mes chapitres finissent toujours sur un ton sinistre. en vain je fixe, en les commençant, mes regards sur quelque objet agréable : — en vain je m'embarque par le calme, j'essuie bientôt une bourrasque qui me fait dériver. — Pour mettre fin à cette agitation, qui ne me laisse pas le maître de mes idées, et pour apaiser les battements de mon cœur que tant d'images attendrissantes ont trop agité, je ne vois d'autre remède qu'une dissertation. — Oui, je veux mettre ce morceau de glace sur mon cœur.



Et cette dissertation sera sur la peinture ; car de disserter sur tout autre objet il n'y a point moyen. Je ne puis descendre tout-à-fait du point où j'étois monté tout à l'heure : d'ailleurs, c'est le *Dada* de mon oncle Tobie.

Je voudrois dire, en passant, quelques mots sur la question de la prééminence entre l'art charmant de la peinture et celui de la musique : oui, je veux mettre quelque chose dans la balance ; ne fût-ce qu'un grain de sable, un atome.

On dit en faveur du peintre qu'il laisse quelque chose après lui ; ses tableaux lui survivent et éternisent sa mémoire.

On répond, que les compositeurs en musique laissent aussi des opéras et des concerts : — mais la musique

est sujette à la mode, et la peinture ne l'est pas. — Les morceaux de musique qui attendrissoient nos aïeux, sont ridicules pour les amateurs de nos jours, et on les place dans les opéras bouffons pour faire rire les neveux de ceux qu'ils faisoient pleurer autrefois.

Les tableaux de Raphaël enchanteront notre postérité, comme ils ont ravi nos ancêtres.

Voilà mon grain de sable.

CHAPITRE XXV.

Mais que m'importe à moi, me dit un jour madame de Hautcastel, que la musique de Chérubini, ou de Cimarosa diffère de celle de leurs prédécesseurs ? — Que m'importe que l'ancienne musique me fasse rire, pourvu que la nouvelle m'attendrisse délicieusement ? — Est-il donc nécessaire à mon bonheur que mes plaisirs ressemblent à ceux de ma trisaïeule ? Que me parlez-vous de peinture, d'un art qui n'est goûté que par une classe très peu nombreuse de personnes, tandis que la

musique enchante tout ce qui respire !

Je ne sais pas trop dans ce moment ce qu'on pourroit répondre à cette observation à laquelle je ne m'attendois pas en commençant ce chapitre.

Si je l'avois prévue, peut-être je n'aurois pas entrepris cette dissertation. Et qu'on ne prenne point ceci pour un tour de musicien. — Je ne le suis point sur mon honneur ; — non, je ne suis pas musicien ; j'en atteste le ciel et tous ceux qui m'ont entendu jouer du violon.

Mais en supposant le mérite de l'art égal de part et d'autre, il ne faudroit pas se presser de conclure du mérite de l'art au mérite de l'artiste. — On voit des enfants toucher du clavecin en grands maîtres ; on n'a jamais vu un bon peintre de

douze ans. La peinture, outre le goût et le sentiment, exige une tête pensante dont les musiciens peuvent se passer. On voit tous les jours des hommes sans tête et sans cœur tirer d'un violon, d'une harpe, des sons ravissants.

On peut élever la bête humaine à toucher du clavecin, et lorsqu'elle est élevée par un bon maître, l'âme peut voyager tout à son aise, tandis que les doigts vont machinalement tirer des sons dont elle ne se mêle nullement. — On ne sauroit, au contraire, peindre la chose du monde la plus simple, sans que l'âme y emploie toutes ses facultés. —

Si cependant quelqu'un s'avisoit de distinguer entre la musique de composition et celle d'exécution, j'avoue qu'il m'embarrasseroit un

peu. — Hélas ! si tous les faiseurs de dissertations étoient de bonne foi ; c'est ainsi qu'elles finiroient toutes. — En commençant l'examen d'une question, on prend ordinairement le ton dogmatique, parce qu'on est décidé en secret, comme je l'étois réellement pour la peinture, malgré mon hypocrite impartialité ; mais la discussion réveille l'objection, — et tout finit par le doute.

CHAPITRE XXVI.

Maintenant que je suis plus tranquille, je vais tâcher de parler sans émotion des deux portraits qui suivent le tableau de la bergère des Alpes.

Raphaël ! ton portrait ne pouvoit être peint que par toi-même. Quel autre eût osé l'entreprendre ? — Ta figure ouverte, sensible, spirituelle, annonce ton caractère et ton génie.

Pour complaire à ton ombre, j'ai placé auprès de toi le portrait de ta maîtresse, à qui tous les hommes de tous les siècles demanderont éternel-

lement compte des ouvrages sublimes dont ta mort prématurée a privé les arts.

Lorsque j'examine le portrait de Raphaël je me sens pénétré d'un respect presque religieux pour ce grand homme, qui, à la fleur de son âge, avoit surpassé toute l'antiquité, et dont les tableaux font l'admiration et le désespoir des artistes modernes. — Mon âme, en l'admirant, éprouve un mouvement d'indignation contre cette Italienne qui préféra son amour à son amant, et qui éteignit dans son sein ce flambeau céleste, ce génie divin.

Malheureuse! ne savois-tu donc pas que Raphaël avoit annoncé un tableau supérieur à celui de la Transfiguration ? — Ignorois-tu que tu serrois dans tes bras le favori de la

nature, le père de l'enthousiasme, un génie sublime, — un dieu ?

Tandis que mon âme fait ces observations, sa compagne, en fixant un œil attentif sur la figure ravissante de cette funeste beauté, se sent toute prête à lui pardonner la mort de Raphaël.

En vain, mon âme lui reproche son extravagante foiblesse, elle n'est point écoutée. — Il s'établit entre ces deux dames, dans ces sortes d'occasions, un dialogue singulier qui finit trop souvent à l'avantage du mauvais principe, et dont je réserve un échantillon pour un autre chapitre.

Et si mon âme, par exemple, ne levoit brusquement la séance dans ce moment, — si elle laissoit à l'*autre* le loisir de contempler les formes arrondies et pleines de grâces de la belle

Romaine, l'intelligence perdroit misérablement sa suprématie.

Et si, dans cette situation critique, j'obtenois tout à coup le privilége accordé à l'heureux Pygmalion, — sans avoir la moindre étincelle du génie qui fait pardonner à Raphaël ses égaremens, je serois capable, — oui, je serois capable de faire la même mort que lui.

CHAPITRE XXVII.

Les estampes et les tableaux, dont je viens de parler, pâlissent et disparoissent au premier coup-d'œil qu'on jette sur le tableau suivant ; les ouvrages immortels de Raphaël, de Corrège, et de toute l'école d'Italie, ne soutiendroient pas le parallèle : aussi je le garde toujours pour le dernier morceau, pour la pièce de réserve, lorsque je procure à quelque curieux le plaisir de voyager avec moi, et je puis assurer que depuis que je fais voir ce tableau sublime aux connoisseurs et aux ignorants, aux gens du monde, aux artisans, aux femmes et aux enfants, aux animaux

mêmes ; j'ai toujours vu les spectateurs quelconques donner, chacun à sa manière, des signes de plaisir et d'étonnement, tant la nature y est admirablement rendue.

Eh ! quel tableau pourroit-on vous présenter, Messieurs ? quel spectacle pourroit-on mettre sous vos yeux, Mesdames, plus sûr de votre suffrage que la fidèle représentation de vous-même ? Le tableau dont je parle est un miroir, et personne jusqu'à présent ne s'est encore avisé de le critiquer ; il est, pour tous ceux qui le regardent, un tableau parfait auquel il n'y a rien à redire.

On conviendra sans doute qu'il doit être compté pour une des merveilles de la contrée où je me promène.

Je passerai sous silence le plaisir

qu'éprouve le physicien, méditant sur les étranges phénomènes de la lumière qui représente tous les objets de la nature sur cette surface polie. Le miroir présente au voyageur sédentaire mille réflexions intéressantes, mille observations qui le rendent un objet utile est précieux.

Vous que l'amour a tenu ou tient encore sous son empire, apprenez que c'est devant un miroir qu'il aiguise ses traits et médite ses cruautés ; c'est là qu'il répète ses manoeuvres, qu'il étudie ses mouvements, qu'il se prépare d'avance à la guerre qu'il veut déclarer ; c'est là qu'il s'exerce aux doux regards, aux petites mines, aux bouderies savantes, comme un acteur s'exerce en face de lui-même avant de se présenter au public.

Toujours impartial et vrai, un miroir renvoie aux yeux du spectateur les roses de la jeunesse et les rides de l'âge, sans calomnier et sans flatter personne. — Seul entre tous les conseillers des grands, il leur dit constamment la vérité.

Cet avantage m'avoit fait désirer l'invention d'un miroir moral, où tous les hommes pourroient se voir avec leurs vices et leurs vertus. Je songeois même à proposer un prix à quelque académie pour cette découverte, lorsque de mûres réflexions m'en ont prouvé l'inutilité.

Hélas! il est si rare que la laideur se reconnoisse et casse le miroir! en vain les glaces se multiplient autour de nous, et réfléchissent avec une exactitude géométrique la lumière et la vérité, au moment où les rayons

vont pénétrer dans notre œil, et nous peindre tels que nous sommes, l'amour-propre glisse son prisme trompeur entre nous et notre image, et nous présente une divinité.

Et de tous les prismes qui ont existé depuis le premier qui sortit des mains de l'immortel Newton, aucun n'a possédé une force de réfraction aussi puissante, et ne produit des couleurs aussi agréables et aussi vives que le prisme de l'amour-propre.

Or, puisque les miroirs communs annoncent en vain la vérité, et que chacun est content de sa figure, puisqu'ils ne peuvent faire connoître aux hommes leurs imperfections physiques, à quoi serviroit mon miroir moral ? Peu de monde y jetteroit les

yeux, et personne ne s'y reconnoîtroit. — Les philosophes seuls perdroient leur temps à se mirer. — J'en doute même un peu.

En prenant le miroir pour ce qu'il est, j'espère que personne ne me blâmera de l'avoir placé au-dessus de tous les tableaux de l'école d'Italie. Les dames, dont le goût ne sauroit être faux, et dont la décision doit tout régler, jettent ordinairement leur premier coup-d'œil sur ce tableau lorsqu'elles entrent dans un appartement. J'ai vu mille fois des dames, et même des damoiseaux, oublier au bal leurs amants ou leurs maîtresses, la danse, et tous les plaisirs de la fête, pour contempler, avec une complaisance marquée, ce tableau enchanteur, — et l'honorer même de temps à autre d'un coup-

d'œil au milieu de la contre-danse la plus animée.

Qui pourroit donc lui disputer le rang que je lui accorde parmi les chefs-d'œuvre de l'art d'Apelles ?

CHAPITRE XXVIII.

J'étois enfin arrivé tout près de mon bureau ; déjà même, en allongeant le bras, j'aurois pu en toucher l'angle le plus voisin de moi, lorsque je me vis au moment de voir détruire le fruit de tous mes travaux, et de perdre la vie. — Je devrois passer sous silence l'accident qui m'arriva, pour ne pas décourager les voyageurs ; mais il est si difficile de verser dans la chaise de poste dont je me sers, qu'on sera forcé de convenir qu'il faut être malheureux au dernier point, — aussi malheureux que je le suis, pour courir un semblable danger.

Je me trouvai étendu par terre, complètement versé, et renversé, et cela si vite, si inopinément, que j'aurois été tenté de révoquer en doute mon malheur, si un tintement dans la tête, et une violente douleur à l'épaule gauche, ne m'en avoient trop évidemment prouvé l'authenticité.

Ce fut encore un mauvais tour de ma moitié. — Effrayée par la voix d'un pauvre qui demanda tout à coup l'aumône à ma porte, et par les aboiements de Rosine, elle fit tourner brusquement mon fauteuil, avant que mon âme eût le temps de l'avertir qu'il manquoit une brique derrière; l'impulsion fut si violente, que ma chaise de poste se trouva absolument hors de son centre de gravité, et se renversa sur moi.

Voici, je l'avoue, une des occasions où j'ai eu le plus à me plaindre de mon âme ; car au lieu d'être fâchée de l'absence qu'elle venoit de faire, et de tancer sa compagne sur sa précipitation, elle s'oublia au point de partager le ressentiment le plus animal, et de maltraiter, de paroles, ce pauvre innocent. — Fainéant ! allez travailler, lui dit-elle. (Apostrophe exécrable, inventée par l'avare et cruelle richesse !) — Monsieur, dit-il alors pour m'attendrir, je suis de Chambéry. — Tant pis pour vous. — Je suis Jacques ; c'est moi que vous avez vu à la campagne ; c'est moi qui menois les moutons aux champs. — Que venez vous faire ici ? — Mon âme commençoit à se repentir de la brutalité de mes premières paroles. — Je crois

même qu'elle s'en étoit repentie un instant avant de les laisser échapper. C'est ainsi que lorsqu'on rencontre inopinément dans sa course, un fossé ou un bourbier, on le voit, mais on n'a plus le temps de l'éviter.

Rosine acheva de me ramener au bon sens et au repentir : elle avoit reconnu Jacques qui avoit souvent partagé son pain avec elle, et lui témoignoit, par ses caresses, son souvenir et sa reconnoissance.

Pendant ce temps, Joannetti ayant rassemblé les restes de mon dîné, qui étoient destinés pour le sien, les donna, sans hésiter, à Jacques.

Pauvre Joannetti!

C'est ainsi que dans mon voyage je vais prenant des leçons de philosophie et d'humanité, de mon domestique et de mon chien.

CHAPITRE XXIX.

Avant d'aller plus loin, je veux détruire un doute qui pourroit s'être introduit dans l'esprit de mes lecteurs.

Je ne voudrois pas, pour tout au au monde, qu'on me soupçonnât d'avoir entrepris ce voyage uniquement pour ne savoir que faire, et forcé, en quelque manière, par les circonstances : j'assure ici, et je jure par tout ce qui m'est cher, que j'avois le dessein de l'entreprendre longtemps avant l'événement qui m'a fait perdre ma liberté pendant quarante-deux jours. Cette retraite forcée ne

fut qu'une occasion de me mettre en route plutôt.

Je sais que la protestation gratuite que je fais ici paroîtra suspecte à certaines personnes ; — mais je sais aussi que les gens soupçonneux ne liront pas ce livre ; — ils ont assez d'occupation chez eux et chez leurs amis ; ils ont bien d'autres affaires, — et les bonnes gens me croiront.

Je conviens cependant que j'aurois préféré m'occuper de ce voyage dans un autre temps, et que j'aurois choisi, pour l'exécuter, le carême plutôt que le carnaval : toutefois, des réflexions philosophiques, qui me sont venues du ciel, m'ont beaucoup aidé à supporter la privation des plaisirs que Turin présente en foule dans ces moments de bruit et d'agitation. — Il est très sûr, me disois-je, que les murs

de ma chambre ne sont pas aussi magnifiquement décorés que ceux d'une salle de bal : le silence de ma cabine ne vaut pas l'agréable bruit de la musique et de la danse. Mais parmi les brillants personnages qu'on rencontre dans ces fêtes, il en est certainement de plus ennuyés que moi.

Et pourquoi m'attacherois-je à considérer ceux qui sont dans une situation plus agréable, tandis que le monde fourmille de gens plus malheureux que je ne le suis dans la mienne? — Au lieu de me transporter par l'imagination dans ce superbe casin, où tant de beautés sont éclipsées par la jeune Eugénie, pour me trouver heureux, je n'ai qu'à m'arrêter un instant le long des rues qui y conduisent. — Un tas d'infortunés,

couchés à demi-nus sous les portiques de ces appartements somptueux, semblent près d'expirer de froid et de misère. — Quel spectacle ! Je voudrois que cette page de mon livre fût connue de tout l'univers ; je voudrois qu'on sût que dans cette ville, où tout respire l'opulence, pendant les nuits les plus froides de l'hiver, une foule de malheureux dorment à découvert, la tête appuyée contre une borne ou sur le seuil d'un palais.

Ici, c'est un groupe d'enfants, serrés les uns contre les autres pour ne pas mourir de froid. — Là, c'est une femme tremblante et sans voix pour se plaindre. — Les passants vont et viennent sans être émus d'un spectacle auquel ils sont accoutumés. — Le bruit des carrosses, la voix de l'intempérance, les sons ravissants

de la musique se mêlent quelquefois aux cris de ces malheureux, et forment une horrible dissonnance.

CHAPITRE XXX.

CELUI qui se presseroit de juger une ville d'après le chapitre précédent se tromperoit fort. J'ai parlé des pauvres qu'on y trouve, de leurs cris pitoyables, et de l'indifférence de certaines personnes à leur égard; mais je n'ai rien dit de la foule d'hommes charitables qui dorment pendant que les autres s'amusent, qui se lèvent à la pointe du jour et vont secourir l'infortune sans témoins et sans ostentation. — Non,

je ne passerai point cela sous silence : — je veux l'écrire sur le revers de la page que tout l'univers doit lire.

Après avoir ainsi partagé leur fortune avec leurs frères ; après avoir versé le baume dans ces cœurs froissés par la douleur, ils vont dans les églises, tandis que le vice fatigué dort sur l'édredon, offrir à Dieu leurs prières, et le remercier de ses bienfaits : la lumière de la lampe solitaire combat encore dans le temple celle du jour naissant, et déjà ils sont prosternés aux pieds des autels ; — et l'Eternel, irrité de la dureté et de l'avarice des hommes, retient sa foudre prête à frapper.

CHAPITRE XXXI.

J'ai voulu dire quelque chose de ces malheureux dans mon voyage, parce que l'idée de leur misère est souvent venue me distraire en chemin. Quelquefois, frappé de la différence de leur situation et de la mienne, j'arrêtois tout à coup ma berline, et ma chambre me paroissoit prodigieusement embellie. Quel luxe inutile! Six chaises! deux tables! un bureau! un miroir! Quelle ostentation! Mon lit surtout, mon lit couleur de rose et blanc, et mes deux matelas, me sembloient défier la magnificence et la mollesse des monarques de l'Asie.

— Ces réflexions me rendoient indifférents les plaisirs qu'on m'avoit défendus. Et de réflexions en réflexions, mon accès de philosophie devenoit tel que j'aurois vu un bal dans la chambre voisine ; que j'aurois entendu le son des violons et des clarinettes, sans remuer de ma place ; — j'aurois entendu de mes deux oreilles la voix mélodieuse de Marchesini, cette voix qui m'a si souvent mis hors de moi-même. — Oui, je l'aurois entendue sans m'ébranler : — bien plus, j'aurois regardé, sans la moindre émotion, la plus belle femme de Turin, Eugénie elle-même, parée de la tête aux pieds par les mains de mademoiselle Rapoux. — Cela n'est cependant pas bien sûr.

CHAPITRE XXXII.

Mais, permettez-moi de vous le demander, Messieurs, vous amusez-vous autant qu'autrefois au bal et à la comédie? — Pour moi, je vous l'avoue, depuis quelque temps toutes les assemblées nombreuses m'inspirent une certaine terreur. — J'y suis assailli par un songe sinistre. — En vain je fais mes efforts pour le chasser, il revient toujours comme celui d'Athalie. — C'est peut-être parce que l'âme inondée aujourd'hui d'idées noires et de tableaux déchirants, trouve partout des sujets de tristesse; — comme un estomac vicié

convertit en poison les aliments les plus sains. — Quoi qu'il en soit, voici mon songe : — Lorsque je suis dans une de ces fêtes au milieu de cette foule d'hommes aimables et caressants, qui dansent, qui chantent, — qui pleurent aux tragédies, qui n'expriment que la joie, la franchise et la cordialité, je me dis : — si dans cette assemblée polie il entroit tout à coup un ours blanc, un philosophe, un tigre, ou quelque autre animal de cette espèce, et que, montant à l'orchestre, il s'écriât d'une voix forcenée : — « Malheureux « humains ! écoutez la vérité qui « vous parle par ma bouche : vous « êtes opprimés, tyrannisés ; vous « êtes malheureux ; vous êtes en« nuyés. — Sortez de cette léthar« gie ».

« Vous, musiciens, commencez « par briser vos instruments sur vos « têtes; que chacun s'arme d'un poi- « gnard; ne pensez plus désormais « aux délassements, ni aux fêtes; « montez aux loges, égorgez tout le « monde; que les femmes trempent « aussi leurs mains timides dans le « sang. —

« Sortez, vous êtes libres, arra- « chez votre roi de son trône et « votre Dieu de son sanctuaire ».

— Eh bien! ce que le tigre a dit, combien de ces hommes charmants l'exécuteront? — Combien, peut-être y pensoient avant qu'il entrât! Qui le sait? — Est-ce qu'on ne dansoit pas à Paris il y a cinq ans? —

Joannetti! fermez les portes et les fenêtres. — Je ne veux plus voir la lumière; qu'aucun homme n'entre

dans ma chambre ; — mettez mon sabre à la portée de ma main ; — Sortez vous-même, et ne reparoissez plus devant moi.

CHAPITRE XXXIII.

Non, non, reste, Joannetti, reste, pauvre garçon, — et toi aussi, ma Rosine, toi qui devines mes peines, et qui les adoucis par tes caresses, viens, ma Rosine ; viens — V consonne et séjour.

CHAPITRE XXXIV.

LA chute de ma chaise de poste a rendu le service au lecteur de raccourcir mon voyage d'une bonne douzaine de chapitres, parce qu'en me relevant, je me trouvai vis-à-vis et tout près de mon bureau, et que je ne fus plus à temps de faire des réflexions sur nombre d'estampes et de tableaux que j'avois encore à parcourir, et qui auroient pu allonger mes excursions sur la peinture.

En laissant donc sur la droite les portraits de Raphael et de sa maîtresse, le chevalier d'Assas et la bergère des Alpes, et longeant sur la

gauche du côté de la fenêtre, on découvre mon bureau : c'est le premier objet et le plus apparent qui se présente aux regards du voyageur, en suivant la route que je viens d'indiquer.

Il est surmonté de quelques tablettes servant de bibliothèque, — le tout est couronné par un buste qui termine la pyramide, et c'est l'objet qui contribue le plus à l'embellissement du pays.

En tirant le premier tiroir à droite, on trouve une écritoire, du papier de toute espèce, des plumes toutes taillées, de la cire à cacheter. — Tout cela donneroit l'envie d'écrire à l'être le plus indolent. Je suis sûr, ma chère Jenny, que si tu venois à ouvrir ce tiroir par hasard, tu répondrois à la lettre que je t'écrivis l'an

passé. — Dans le tiroir correspondant gisent confusément entassés les matériaux de l'histoire attendrissante de la prisonnière de Pignerol que vous lirez bientôt, mes chers amis.

Entre ces deux tiroirs est un enfoncement où je jette les lettres à mesure que je les reçois ; on trouve là toutes celles que j'ai reçues depuis dix ans ; les plus anciennes sont rangées selon leurs dates en plusieurs paquets ; les nouvelles sont pêle-mêle : il m'en reste plusieurs qui datent de ma première jeunesse.

Quel plaisir de revoir dans ces lettres les situations intéressantes de nos jeunes années ! d'être transportés de nouveau dans ces temps heureux que nous ne reverrons plus !

Ah ! comme mon cœur est plein, comme il jouit tristement lorsque mes

yeux parcourent les lignes tracées par un être qui n'existe plus ! Voilà ses caractères, c'est son cœur qui conduisoit sa main ; c'est à moi qu'il écrivoit cette lettre, et cette lettre est tout ce qui me reste de lui.

Lorsque je porte la main dans ce réduit, il est rare que je m'en tire de toute la journée. C'est ainsi que le voyageur traverse rapidement quelques provinces d'Italie, en faisant à la hâte quelques observations superficielles, pour se fixer à Rome pendant des mois entiers. — C'est la veine la plus riche de la mine que j'exploite : quel changement dans mes idées et dans mes sentiments ! quelle différence dans mes amis, lorsque je les examine alors et aujourd'hui ! je les vois mortellement agités pour des projets qui ne les touchent plus main-

tenant ! nous regardions comme un grand malheur un événement ; — mais la fin de la lettre manque, et l'événement est complètement oublié ; je ne puis savoir de quoi il étoit question. — Mille préjugés nous assiégeoient ; le monde et les hommes nous étoient totalement inconnus : mais aussi, quelle chaleur dans notre commerce ! quelle liaison intime ! quelle confiance sans bornes !

Nous étions heureux par nos erreurs. — Et maintenant : — ah ! ce n'est plus cela ; il nous a fallu lire, comme les autres, dans le cœur humain ; — et la vérité, tombant au milieu de nous, comme une bombe, a détruit pour toujours le palais enchanté de l'illusion.

CHAPITRE XXXV.

Il ne tiendroit qu'à moi de faire un chapitre sur cette rose sèche que voilà, si le sujet en valoit la peine : c'est une fleur du carnaval de l'année dernière; j'allai moi-même la cueillir dans les serres du Valentin; et le soir, une heure avant le bal, plein d'espérance et dans une agréable émotion, j'allai la présenter à madame de Hautcastel. Elle la prit, — la posa sur sa toilette, sans la regarder, et sans me regarder moi-même. — Mais comment auroit-elle fait attention à moi, elle étoit occupée à se regarder elle-même? Debout devant un grand miroir, toute coiffée, elle mettoit la dernière main

à sa parure; elle étoit si fort préoccupée, son attention étoit si totalement absorbée par des rubans, des gazes et des pompons de toute espèce amoncelés devant elle, que je n'obtins pas même un regard, un signe. — Je me résignai : je tenois humblement des épingles toutes prêtes arrangées dans ma main; mais son carreau se trouvant plus à sa portée, elle les prenoit à son carreau, — et si j'avançois la main, elle les prenoit de ma main, — indifféremment; — et pour les prendre, elle tâtonnoit, sans ôter les yeux de son miroir, de crainte de se perdre de vue.

Je tins quelque temps un second miroir derrière elle, pour lui faire mieux juger de sa parure; et sa physionomie se répétant d'un miroir à l'autre, je vis alors une perspective de

coquettes, dont aucune ne faisoit attention à moi. Enfin, l'avouerai-je, nous faisions, ma rose et moi, une fort triste figure.

Je finis par perdre patience, et ne pouvant plus résister au dépit qui me dévoroit, je posai le miroir que je tenois à la main, et je sortis d'un air colère et sans prendre congé. —

Vous en allez-vous ? me dit-elle en se tournant de côté pour voir sa taille de profil. — Je ne répondis rien; mais j'écoutai quelque temps à la porte pour savoir l'effet qu'alloit produire ma brusque sortie. — Ne voyez-vous pas, disoit-elle à sa femme de chambre, après un instant de silence, ne voyez-vous pas que ce caraco est beaucoup trop large pour ma taille, surtout en bas, et qu'il faut y faire une baste avec des épingles ?

Comment et pourquoi cette rose sèche se trouve là sur une tablette de mon bureau, c'est ce que je ne dirai certainement pas, parce que j'ai déclaré qu'une rose sèche ne méritoit pas un chapitre.

Remarquez bien, mesdames, que je ne fais aucune réflexion sur l'aventure de la rose sèche. Je ne dis point que madame de Hautcastel ait bien ou mal fait de me préférer sa parure, ni que j'eusse le droit d'être reçu autrement.

Je me garde encore avec plus de soin d'en tirer des conséquences générales sur la réalité, la force et la durée de l'affection des dames pour leurs amis. — Je me contente de jeter ce chapitre (puisque c'en est un), de le jeter, dis-je, dans le monde avec le reste du voyage, sans l'adresser à

personne, et sans le recommander à personne.

Je n'ajouterai qu'un conseil pour vous, messieurs, c'est de vous mettre bien dans l'esprit qu'un jour de bal votre maîtresse n'est plus à vous.

Au moment où la parure commence, l'amant n'est plus qu'un mari, et le bal seul devient l'amant.

Tout le monde sait de reste ce que gagne un mari à vouloir se faire aimer par force; prenez donc votre mal en patience et en riant.

Et ne vous faites pas illusion, monsieur : si l'on vous voit venir avec plaisir au bal, ce n'est point en votre qualité d'amant; car vous êtes un mari : c'est parce que vous faites partie du bal, et que vous êtes, par conséquent, une fraction de sa nouvelle conquête; vous êtes une décimale

d'amant : ou bien, peut-être, c'est parce que vous dansez bien, et que vous la ferez briller : enfin, ce qu'il peut y avoir de plus flatteur pour vous dans le bon accueil qu'elle vous fait, c'est qu'elle espère qu'en déclarant pour son amant un homme de mérite comme vous, elle excitera la jalousie de ses compagnes ; sans cette considération, elle ne vous regarderoit seulement pas.

Voilà donc qui est entendu ; il faudra vous résigner et attendre que votre rôle de mari soit passé. — J'en connois plus d'un qui voudroient en être quittes à si bon marché.

CHAPITRE XXXVI.

J'AI promis un dialogue entre mon âme et l'*autre;* mais il est certains chapitres qui m'échappent, ou plutôt il en est d'autres qui coulent de ma plume, comme malgré moi, et qui déroutent mes projets : de ce nombre est celui de ma bibliothèque, que je ferai le plus court possible. — Les quarante-deux jours vont finir, et un espace de temps égal ne suffiroit pas pour achever la description du riche pays où je voyage si agréablement.

Ma bibliothèque donc est composée de romans, puisqu'il faut vous le dire; — oui, de romans, et de quelques poètes choisis.

Comme si je n'avois pas assez de mes maux, je partage encore volontairement ceux de mille personnages imaginaires, et je les sens aussi vivement que les miens; que de larmes n'ai-je pas versées pour cette malheureuse Clarisse et pour l'amant de Charlotte!

Mais si je cherche ainsi de feintes afflictions, je trouve en revanche dans ce monde imaginaire la vertu, la bonté, le désintéressement, que je n'ai pas encore trouvé réunis dans le monde réel où j'existe. — J'y trouve une femme, comme je la désire, sans humeur, sans légèreté, sans détours; — je ne dis rien de la beauté, on peut s'en fier à mon imagination; je la fais si belle qu'il n'y ait rien à redire: ensuite, fermant le livre, qui ne répond plus à mes idées, je la prends

par la main, et nous parcourons ensemble un pays mille fois plus délicieux que celui d'Eden. Quel peintre pourroit représenter le paysage enchanté où j'ai placé la divinité de mon cœur ! et quel poète pourra jamais décrire les sensations vives et variées que j'éprouve dans ces régions enchantées !

Combien de fois n'ai-je pas maudit ce Cléveland, qui s'embarque à tout instant dans de nouveaux malheurs qu'il pourroit éviter ! — Je ne puis souffrir ce livre et cet enchaînement de calamités ; mais si je l'ouvre par distraction, il faut que je le dévore jusqu'à la fin.

Comment laisser ce pauvre homme chez les Abaquis ? que deviendroit-il avec ces sauvages ? J'ose encore moins l'abandonner dans l'excursion

qu'il fait pour sortir de sa captivité.

Enfin, j'entre tellement dans ses peines, je m'intéresse si fort à lui et à sa famille infortunée, que l'apparition inattendue des féroces Ruintons me fait dresser les cheveux : une sueur froide me couvre lorsque je lis ce passage, et ma frayeur est aussi vive, aussi réelle, que si je devois être rôti moi-même et mangé par cette canaille.

Lorsque j'ai assez pleuré et fait l'amour, je cherche quelque poète, et je pars de nouveau pour un autre monde.

CHAPITRE XXXVII.

Depuis l'expédition des Argonautes jusqu'à l'assemblée des notables ; depuis le fin fond des enfers jusqu'à la dernière étoile fixe au-delà de la voie lactée, jusqu'aux confins de l'univers, jusqu'aux portes du chaos, voilà le vaste champ où je me promène en long et en large, et tout à loisir ; car le temps ne me manque pas plus que l'espace. C'est là où je transporte mon existence à la suite d'Homère, de Milton, de Virgile, d'Ossian, etc.

Tous les événements qui ont eu lieu entre ces deux époques ; tous les pays, tous les mondes, et tous les

êtres qui ont existé entre ces deux termes, tout cela est à moi, tout cela m'appartient aussi bien, aussi légitimement que les vaisseaux qui entroient dans le Pirée appartenoient à un certain Athénien.

J'aime surtout les poètes qui me transportent dans la plus haute antiquité : la mort de l'ambitieux Agamemnon, les fureurs d'Oreste, et toute l'histoire tragique de la famille des Atrées persécutée par le ciel, m'inspirent une terreur que les évé nements modernes ne sauroient faire naître en moi.

Voilà l'urne fatale qui contient les cendres d'Oreste. Qui ne frémiroit à cet aspect? Electre! malheureuse soeur, apaise-toi, c'est Oreste lui-même qui apporte l'urne, et ces cendres sont celles de ses ennemis.

On ne retrouve plus maintenant de rivages semblables à ceux du Xante ou du Scamandre ; — on ne voit plus de plaines comme celles de l'Hespérie ou de l'Arcadie ; où sont aujourd'hui les isles de Lemnos et de Crète ? Où est le fameux labyrinthe ? où est le rocher qu'Ariane délaissée arrosoit de ses larmes ? — On ne voit plus de Thésée, encore moins d'Hercule : les hommes, et même les héros d'aujourd'hui sont des pygmées.

Lorsque je veux ensuite me donner une scène d'enthousiasme, et jouir de toutes les forces de mon imagination, je m'attache hardiment aux plis de la robe flottante du sublime aveugle d'Albion, au moment où il s'élance dans le ciel, et qu'il ose approcher du trône de l'Eternel. — Quelle muse a pu le soutenir à cette hauteur où nul

homme, avant lui, n'avoit osé porter ses regards? — De l'éblouissant parvis céleste que l'avare Mammon regardoit avec des yeux d'envie, je passe, avec horreur, dans les vastes cavernes du séjour de Satan; — j'assiste au conseil infernal; je me mêle à la foule des esprits rebelles, et j'écoute leurs discours. —

Mais il faut que j'avoue ici une foiblesse que je me suis souvent reprochée.

Je ne puis m'empêcher de prendre un certain intérêt à ce pauvre Satan depuis qu'il est ainsi précipité du ciel (je parle du Satan de Milton). En blâmant l'opiniâtreté de l'esprit rebelle, la fermeté qu'il montre dans l'excès du malheur, et la grandeur de son courage, me forcent à l'admiration, malgré moi; — quoique je

n'ignore pas les malheurs dérivés de la funeste entreprise qui le conduisit à forcer les portes des enfers, pour venir troubler le ménage de nos premiers parens, je ne puis, quoi que je fasse, souhaiter un moment de le voir périr en chemin dans la confusion du chaos. Je crois même que je l'aiderois volontiers sans la honte qui me retient. Je suis tous ses mouvemens, et je trouve autant de plaisir à voyager avec lui que si j'étois en bonne compagnie. J'ai beau réfléchir qu'après tout c'est un diable, qu'il est en chemin pour perdre le genre humain; que c'est un vrai Démocrate, non de ceux d'Athènes, mais de ceux de Paris : tout cela ne peut me guérir de ma prévention.

Quel vaste projet! et quelle hardiesse dans l'exécution!

Lorsque les spacieuses et triples portes des enfers s'ouvrirent tout à coup devant lui à deux battants, et que la profonde fosse du néant et de la nuit parut à ses pieds dans toute son horreur, — il parcourut d'un œil intrépide le sombre empire du chaos; et, sans hésiter, ouvrant ses vastes ailes, qui auroient pu couvrir une armée entière, il se précipita dans l'abîme.

Je le donne en quatre au plus hardi. — Et c'est, selon moi, un des beaux efforts de l'imagination, comme un des plus beaux voyages qui aient jamais été faits, — après le voyage autour de ma chambre.

CHAPITRE XXXVIII.

Je ne finirois pas si je voulois décrire la millième partie des événements singuliers qui m'arrivent lorsque je voyage près de ma bibliothèque. Les voyages de Cook et les observations de ses compagnons de voyage, les docteurs Banks et Solander, ne sont rien en comparaison de mes aventures dans ce seul district; aussi je crois que j'y passerois ma vie dans une espèce de ravissement, sans le buste dont j'ai parlé, sur lequel mes yeux et mes pensées finissent toujours par se fixer, quelle que soit la situation de mon âme; et lorsqu'elle

est trop violemment agitée, ou qu'elle s'abandonne au découragement, je n'ai qu'à regarder ce buste pour la remettre dans son assiette naturelle ; c'est le diapason avec lequel j'accorde l'assemblage variable et discord de sensations et de perceptions qui forment mon existence.

Comme il est ressemblant ! — Voilà bien les traits que la nature avoit donnés au plus vertueux des hommes. Ah ! si le sculpteur avoit pu rendre visible son âme excellente, son génie et son caractère ! — Mais qu'ai-je entrepris ? Est-ce donc ici le lieu de faire son éloge ? est-ce aux hommes qui m'entourent que je l'adresse ? Eh ! que leur importe ?

Je me contente de me prosterner devant ton image chérie, ô le meilleur des pères ! Hélas ! cette image est

tout ce qui me reste de toi et de ma patrie; tu as quitté la terre au moment où le crime alloit l'envahir; et tels sont les maux dont il nous accable que ta famille elle-même est contrainte de regarder aujourd'hui ta perte comme un bienfait. Que de maux t'eût fait éprouver une plus longue vie! O mon père! le sort de ta nombreuse famille est-il connu de toi dans le séjour du bonheur? Sais-tu que tes enfants sont exilés de cette patrie que tu as servie pendant soixante ans avec tant de zèle et d'intégrité? Sais-tu qu'il leur est défendu de visiter ta tombe? — Mais la tyrannie n'a pu leur enlever la partie la plus précieuse de ton héritage, le souvenir de tes vertus, et la force de tes exemples : au milieu du torrent criminel qui entraînoit leur patrie et

leur fortune dans le gouffre, ils sont demeurés inaltérablement unis sur la ligne que tu leur avois tracée; et lorsqu'ils pourront encore se prosterner sur ta cendre vénérée, elle les reconnoîtra toujours.

CHAPITRE XXXIX.

J'ai promis un dialogue, je tiens parole. — C'étoit le matin à l'aube du jour, les rayons du soleil doroient à la fois le sommet du mont Viso et celui des montagnes les plus élevées de l'isle qui est à nos antipodes ; et déjà elle étoit éveillée, soit que son réveil prématuré fût l'effet des visions nocturnes qui la mettent souvent dans une agitation aussi fatigante qu'inutile ; soit que le carnaval, qui tiroit alors vers sa fin, fût la cause occulte de son réveil ; ce temps de plaisirs et de folie ayant

une influence sur la machine humaine, comme les phases de la lune et la conjonction de certaines planètes. — Enfin, elle étoit éveillée, et très éveillée lorsque mon âme se débarrassa elle-même des liens du sommeil.

Depuis long-temps celle-ci partageoit confusément les sensations de l'autre; mais elle étoit encore embarrassée dans les crêpes de la nuit et du sommeil; et ces crêpes lui sembloient transformés en gazes, en linons, en toile des Indes. — Ma pauvre âme étoit donc comme empaquetée dans tout cet attirail, et le dieu du sommeil, pour la retenir plus fortement dans son empire, ajoutoit à ses liens des tresses de cheveux blonds en désordre, des noeuds de ruban, des colliers de perles : c'étoit

une pitié pour qui l'auroit vue se débattre dans ces filets.

L'agitation de la plus noble partie de moi-même se communiquoit à l'autre; et celle-ci, à son tour, agissoit puissamment sur mon âme. — J'étois parvenu tout entier à un état difficile à décrire, lorsque enfin mon âme, soit par sagacité, soit par hasard, trouva la manière de se délivrer des gazes qui la suffoquoient. Je ne sais si elle rencontra une ouverture, ou si elle s'avisa tout simplement de les relever, ce qui est plus naturel; le fait est, qu'elle trouva l'issue du labyrinthe. Les tresses de cheveux en désordre étoient toujours là; mais ce n'étoit plus un obstacle, c'étoit plutôt un moyen; mon âme les saisit, comme un homme qui se noie s'accroche aux herbes du rivage; mais le collier de

perles se rompit dans l'action, et les perles, se défilant, roulèrent sur le sopha, et de là sur le parquet de madame de Hautcastel : car mon âme, par une bizarrerie dont il seroit difficile de rendre raison, s'imaginoit être chez cette dame : un gros bouquet de violettes tomba par terre; et mon âme, s'éveillant alors, rentra chez elle, amenant à sa suite la raison et la réalité. Comme on l'imagine, elle désapprouva fortement tout ce qui s'étoit passé en son absence; et c'est ici que commence le dialogue qui fait le sujet de ce chapitre.

Jamais mon âme n'avoit été si mal reçue. Les reproches qu'elle s'avisa de faire dans ce moment critique, achevèrent de brouiller le ménage : ce fut une révolte, une insurrection formelle.

« Quoi donc! dit mon âme, c'est ainsi que, pendant mon absence, au lieu de réparer vos forces par un sommeil paisible, et vous rendre par là plus propre à exécuter mes ordres, vous vous avisez insolemment (le terme étoit un peu fort) de vous livrer à des transports que ma volonté n'a pas sanctionnés »!

Peu accoutumée à ce ton de hauteur, l'autre lui repartit en colère :

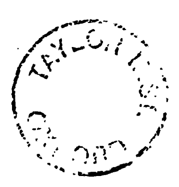
« Il vous sied bien, Madame (pour éloigner de la discussion toute idée de familiarité), il vous sied bien de vous donner des airs de décence et de vertu. Eh! n'est-ce pas aux écarts de votre imagination et à vos extravagantes idées que je dois tout ce qui vous déplaît en moi? — Pourquoi n'étiez-vous pas là? — Pourquoi aurez-vous le droit de jouir sans moi,

dans les fréquents voyages que vous faites, toute seule ?—Ai-je jamais désapprouvé vos séances dans l'empyrée ou dans les Champs-Elysées ; vos conversations avec les intelligences, vos spéculations profondes (un peu de raillerie comme on voit), vos châteaux en Espagne, vos systèmes sublimes ? — et je n'aurois pas le droit, lorsque vous m'abandonnez ainsi, de jouir des bienfaits que m'accorde la nature, et des plaisirs qu'elle me présente ?

Mon âme, surprise de tant de vivacité et d'éloquence, ne savoit que répondre. — Pour arranger l'affaire, elle entreprit de couvrir du voile de la bienveillance les reproches qu'elle venoit de se permettre, et afin de ne pas avoir l'air de faire les premiers pas vers la réconciliation, elle ima-

gina de prendre aussi le ton de la cérémonie. — « Madame, » dit-elle à son tour, avec une cordialité affectée. — Si le lecteur a trouvé ce mot déplacé lorsqu'il s'adressoit à mon âme, que dira-t-il maintenant pour peu qu'il veuille se rappeler le sujet de la dispute ? — Mon âme ne sentit point l'extrême ridicule de cette façon de parler, tant la passion obscurcit l'intelligence ! — « Madame, dit-elle donc, je vous assure que rien ne me feroit autant de plaisir que de vous voir jouir de tous les plaisirs dont votre nature est susceptible, quand même je ne les partagerois pas, si ces plaisirs ne vous étoient pas nuisibles, et s'ils n'altéroient pas l'harmonie qui..... ». Ici mon âme fut interrompue vivement : — « Non, non, je ne suis point la dupe de votre bien-

veillance supposée ; — le séjour forcé que nous faisons ensemble dans cette chambre où nous voyageons ; la blessure que j'ai reçue, qui a failli me détruire, et qui saigne encore ; — tout cela n'est-il pas le fruit de votre orgueil extravagant et de vos préjugés barbares ? Mon bien-être, et mon existence même, sont comptés pour rien lorsque vos passions vous entraînent, — et vous prétendez vous intéresser à moi ? et vos reproches viennent de votre amitié ? »



Mon âme vit bien qu'elle ne jouoit pas le meilleur rôle dans cette occasion ; — elle commençoit d'ailleurs à s'apercevoir que la chaleur de la dispute en avoit supprimé la cause, et profitant de la circonstance pour faire une diversion : faites du café, dit-elle à Joannetti, qui entroit dans la cham-

bre. — Le bruit des tasses attirant toute l'attention de l'insurgente, dans l'instant elle oublia tout le reste. C'est ainsi qu'en montrant un hochet aux enfants, on leur fait oublier les fruits malsains qu'ils demandent en trépignant.

Je m'assoupis insensiblement pendant que l'eau se chauffoit. — Je jouissois de ce plaisir charmant dont j'ai entretenu mes lecteurs, et qu'on éprouve lorsqu'on se sent dormir. Le bruit agréable que faisoit Joannetti, en frappant de la cafetière sur le chenet, retentissoit sur mon cerveau, et faisoit vibrer toutes mes fibres sensitives, comme l'ébranlement d'une corde de harpe fait résonner les octaves. — Enfin je vis comme une ombre devant moi; j'ouvris les yeux, c'étoit Joannetti. — Ah! quel parfum!

quelle agréable surprise ! du café ! de la crème ! une pyramide de pain grillé ! — Bon lecteur ! déjeune avec moi.

CHAPITRE XL.

Quel riche trésor de jouissances la bonne nature a livré aux hommes dont le cœur sait jouir ! et quelle variété dans ces jouissances! Qui pourra compter leurs nuances innombrables dans les divers individus et dans les différents âges de la vie ! — Le souvenir confus de celles de mon enfance me fait encore tressaillir. Essayerai-je de peindre cel les qu'éprouve le jeune homme dont le cœur commence à brûler de tous les feux du sentiment? dans cet âge heureux où l'on ignore encore jusqu'au nom de

l'intérêt, de l'ambition, de la haine, et de toutes les passions honteuses qui dégradent et tourmentent l'humanité? Durant cet âge, hélas! trop court, le soleil brille d'un éclat qu'on ne lui retrouve plus dans le reste de la vie. L'air est plus pur, — les fontaines sont plus limpides et plus fraîches, — la nature a des aspects, les bocages ont des sentiers qu'on ne retrouve plus dans l'âge mûr. Dieux! quels parfums envoient ces fleurs! que ces fruits sont délicieux! de quelles couleurs se pare l'aurore! — Toutes les femmes sont aimables et fidèles; tous les hommes sont bons, généreux et sensibles : partout on rencontre la cordialité, la franchise et le désintéressement : il n'existe dans la nature que des fleurs, des vertus et des plaisirs.

Le trouble de l'amour, l'espoir du bonheur n'inondent-ils pas notre cœur de sensations aussi vives que variées?

Le spectacle de la nature et sa contemplation dans l'ensemble et les détails, ouvrent devant la raison une immense carrière de jouissances. Bientôt l'imagination, planant sur cet océan de plaisirs, en augmente le nombre et l'intensité : les sensations diverses s'unissent et se combinent pour en former de nouvelles : les rêves de la gloire se mêlent aux palpitations de l'amour : la bienfaisance marche à côté de l'amour-propre qui lui tend la main : la mélancolie vient de temps en temps jeter sur nous son crêpe solennel, et changer nos larmes en plaisirs. — Enfin, les perceptions de l'esprit, les sensations du cœur, les

souvenirs même des sens sont pour l'homme des sources inépuisables de plaisir et de bonheur. — Qu'on ne s'étonne donc point que le bruit que faisoit Joannetti, en frappant de la cafetière sur le chenet, et l'aspect imprévu d'une tasse de crème, aient fait sur moi une impression si vive et si agréable.

CHAPITRE XLI.

Je mis aussitôt mon habit de voyage, après l'avoir examiné avec un œil de complaisance, et ce fut alors que je résolus de faire un chapitre *ad hoc*, pour le faire connoître au lecteur. La forme et l'utilité de ces habits étant assez généralement connues, je traiterai plus particulièrement de leur influence sur l'esprit des voyageurs. — Mon habit de voyage pour l'hiver est fait de l'étoffe la plus chaude et la plus moelleuse qu'il m'ait été possible de rencontrer : il m'enveloppe entièrement de la tête aux pieds ; et lorsque je suis dans mon fauteuil, les

mains dans mes poches, et la tête enfoncée dans le collet de mon habit, je ressemble à la statue de Wishnou, sans pieds et sans mains, qu'on voit dans les pagodes des Indes.

On taxera, si l'on veut, de préjugé l'influence que j'attribue aux habits de voyage sur les voyageurs; ce que je puis dire de certain à cet égard, c'est qu'il me paroîtroit aussi ridicule d'avancer d'un seul pas mon voyage autour de ma chambre, revêtu de mon uniforme, et l'épée au côté, que de sortir et d'aller dans le monde en robe de chambre. — Lorsque je me vois ainsi habillé, suivant toutes les rigueurs de la pragmatique, non-seulement je ne serois pas à même de continuer mon voyage, mais je crois que je ne serois pas même en état de lire ce que j'en ai écrit jusqu'à

présent, et moins encore de le comprendre.

Mais cela vous étonne-t-il? ne voit-on pas tous les jours des personnes qui se croient malades, parce qu'elles ont la barbe longue, ou parce que quelqu'un s'avise de leur trouver l'air malade et de le dire? Les vêtements ont tant d'influence sur l'esprit des hommes, qu'il est des valétudinaires qui se trouvent beaucoup mieux lorsqu'ils se voient en habit neuf et en perruque bien poudrée: on en voit qui trompent ainsi le public et eux-mêmes par une parure soutenue; — ils meurent un beau matin tout coëffés, et leur mort frappe tout le monde.

Enfin, dans la classe d'hommes parmi lesquels je vis, combien n'en est-il pas qui, se voyant parés d'un

uniforme, se croient fermement des officiers; — jusqu'au moment où l'apparition inattendue de l'ennemi les détrompe! — Il y a plus; s'il plaît au roi de permettre à l'un d'eux d'ajouter à son habit certaine broderie, voilà qu'il se croit un général, et toute l'armée lui donne ce titre sans rire, — tant l'influence d'un habit est forte sur l'imagination humaine!

L'exemple suivant prouvera mieux encore ce que j'avance.

On oublioit quelquefois de faire avertir plusieurs jours d'avance le comte de.... qu'il devoit monter la garde; — un caporal alloit l'éveiller de grand matin le jour même où il devoit la monter, et lui annoncer cette triste nouvelle; mais l'idée de se lever tout de suite, de mettre ses guêtres, et de sortir ainsi sans y avoir

pensé la veille, le troubloit tellement, qu'il aimoit mieux faire dire qu'il étoit malade, et ne pas sortir de chez lui. Il mettoit donc sa robe de chambre et renvoyoit le perruquier; cela lui donnoit un air pâle, malade, qui alarmoit sa femme et toute la famille. — Il se trouvoit réellement lui-même un peu défait ce jour-là.

Il le disoit à tout le monde, un peu pour soutenir gageure, un peu aussi parce qu'il croyoit l'être tout de bon. — Insensiblement l'influence de la robe de chambre opéroit; les bouillons qu'il avoit pris, bon gré mal gré, lui causoient des nausées : bientôt les parents et les amis envoyoient demander des nouvelles; il n'en falloit pas tant pour le mettre décidément au lit.

Le soir, le docteur Ranson lui

trouvoit le pouls concentré, et ordonnoit la saignée pour le lendemain. Si le service avoit duré un mois de plus, c'étoit fait du malade.

Qui pourra douter de l'influençe des habits de voyage sur les voyageurs, lorsqu'on réfléchira que le pauvre comte de.... pensa plus d'une fois faire le voyage de l'autre monde pour avoir mis mal à propos sa robe de chambre dans celui-ci?

CHAPITRE XLII.

J'ÉTOIS assis près de mon feu, après dîné, plié dans mon habit de voyage, et livré volontairement à toute son influence, en attendant l'heure du départ, lorsque les vapeurs de la digestion se portant à mon cerveau, obstruèrent tellement les passages par lesquels les idées s'y rendent en venant des sens, que toute communication se trouva interceptée; et de même que mes sens ne transmettoient plus aucune idée à mon cerveau, celui-ci, à son tour, ne pouvoit plus envoyer ce fluide électrique qui les anime, et avec lequel l'ingénieux

docteur Valli ressuscite des grenouilles mortes.

On concevra facilement, après avoir lu ce préambule, pourquoi ma tête tomba sur ma poitrine, et comment les muscles du pouce et de l'index de ma main droite, n'étant plus irrités par ce fluide, se relâchèrent au point qu'un volume des œuvres du marquis Caraccioli que je tenois serré entre ces deux doigts m'échappa, sans que je m'en aperçusse, et tomba sur le foyer.

Je venois de recevoir des visites, et ma conversation avec les personnes qui étoient sorties, avoit roulé sur la mort du fameux médecin Cigna, qui venoit de mourir, et qui étoit universellement regretté : il étoit savant, laborieux, bon physicien et fameux botaniste. — Le mérite de cet homme

habile occupoit ma pensée; et cependant, me disois-je, s'il m'étoit permis d'évoquer les âmes de tous ceux qu'il peut avoir fait passer dans l'autre monde, qui sait si sa réputation ne souffriroit pas quelque échec?

Je m'acheminai insensiblement à une dissertation sur la médecine et sur les progrès qu'elle a faits depuis Hippocrate. — Je me demandois si les personnages fameux de l'antiquité qui sont morts dans leur lit, comme Périclès, Platon, la célèbre Aspasie, et Hippocrate lui-même, étoient morts comme des gens ordinaires, d'une fièvre putride, inflammatoire ou vermineuse; si on les avoit saignés ou bourrés de remèdes?

Dire pourquoi je songeai à ces quatre personnages plutôt qu'à d'autres, c'est ce qui ne me seroit pas

possible. — Qui peut rendre raison d'un songe? — Tout ce que je puis dire, c'est que ce fut mon âme qui évoqua le docteur de Cos, celui de Turin, et le fameux homme d'état qui fit de si belles choses et de si grandes fautes.

Mais pour son élégante amie, j'avoue humblement que ce fut l'*autre* qui lui fit signe. — Cependant quand j'y pense, je serois tenté d'éprouver un petit mouvement d'orgueil; car il est clair que, dans ce songe, la balance en faveur de la raison étoit de quatre contre un. — C'est beaucoup pour un lieutenant.

Quoi qu'il en soit, pendant que je me livrois à ces réflexions, mes yeux achevèrent de se fermer, et je m'endormis profondément; mais en fermant les yeux, l'image des per-

sonnages auxquels j'avois pensé, demeura peinte sur cette toile fine, qu'on appelle *mémoire*, et ces images se mêlant dans mon cerveau avec l'idée de l'évocation des morts, je vis bientôt arriver à la file Hippocrate, Platon, Périclès, Aspasie, et le docteur Cigna avec sa perruque.

Je les vis tous s'asseoir sur les siéges encore rangés autour du feu; Périclès seul resta debout pour lire les gazettes.

« Si les découvertes dont vous me parlez étoient vraies, disoit Hippocrate au docteur, et si elles avoient été aussi utiles à la médecine que vous le prétendez, j'aurois vu diminuer le nombre des hommes qui descendent chaque jour dans le royaume sombre, et dont la commune, d'après les registres de Minos que j'ai vérifiés

moi-même, est constamment la même qu'autrefois ».

Le docteur Cigna se tourna vers moi : vous avez sans doute ouï parler de ces découvertes, me dit-il : vous connoissez celle d'Harvey sur la circulation du sang; celle de l'immortel Spallanzani sur la digestion, dont nous connoissons maintenant tout le mécanisme; — et il fit un long détail de toutes les découvertes qui ont trait à la médecine, et de la foule de remèdes qu'on doit à la chimie; il fit enfin un discours académique en faveur de la médecine moderne.

Croirois-je, lui répondis-je alors, que ces grands hommes ignorent tout ce que vous venez de leur dire, et que leur âme, dégagée des entraves de la matière, trouve quelque chose d'obscur dans la nature?

Ah! quelle est votre erreur! s'écria le proto-médecin du Péloponnèse; les mystères de la nature sont cachés aux morts comme aux vivants. Celui qui a créé et qui dirige tout, sait lui seul le grand secret auquel les hommes s'efforcent en vain d'atteindre; voilà ce que nous apprenons de certain sur les bords du Styx; et, croyez-moi, ajouta-t-il, en adressant la parole au docteur, dépouillez-vous de ce reste d'esprit de corps que vous avez apporté du séjour des mortels: et puisque les travaux de mille générations, et toutes les découvertes des hommes n'ont pu allonger d'un seul instant leur existence; puisque Caron passe chaque jour dans sa barque une égale quantité d'ombres, — ne nous fatiguons plus inutilement à défendre un art qui, chez les morts où nous

sommes, ne seroit pas même utile aux médecins. — Ainsi parla le fameux Hippocrate à mon grand étonnement.

Le docteur Cigna sourit. Et comme les esprits ne sauroient se refuser à l'évidence, ni taire la vérité, non-seulement il fut de l'avis d'Hippocrate, mais il avoua même, en rougissant à la manière des intelligences, qu'il s'en étoit toujours douté.

Périclès, qui s'étoit approché de la fenêtre, fit un grand soupir, dont je devinai la cause. Il lisoit un numéro du Moniteur, qui annonçoit la décadence des arts et des sciences : il voyoit des savants illustres quitter leurs sublimes spéculations pour inventer de nouveaux crimes, et il frémissoit d'entendre une horde de

cannibales se comparer aux héros de la généreuse Grèce, en faisant périr sur l'échafaud, sans honte et sans remords, des vieillards vénérables, des femmes, des enfants, et en commettant, de sang-froid, les crimes les plus atroces et les plus inutiles.

Platon, qui avoit écouté, sans rien dire, notre conversation, la voyant tout à coup terminée d'une manière inattendue, prit la parole à son tour. — Je conçois, nous dit-il, comment les découvertes qu'ont faites vos grands hommes dans toutes les branches de la physique, sont inutiles à la médecine qui ne pourra jamais changer le cours de la nature qu'aux dépens de la vie des hommes; mais il n'en sera pas de même, sans doute, des recherches qu'on a faites sur la politique. Les découvertes de Locke

sur la nature de l'esprit humain, l'invention de l'imprimerie, les observations accumulées tirées de l'histoire, tant de livres profonds qui ont répandu la science jusque parmi le peuple, — tant de merveilles enfin auront sans doute contribué à rendre les hommes meilleurs; et cette république heureuse et sage que j'avois imaginée, et que le siècle dans lequel je vivois m'avoit fait regarder comme un songe impraticable, existe sans doute aujourd'hui dans le monde? — A cette demande, l'honnête docteur baissa les yeux et ne répondit que par ses larmes: et comme il les essuyoit avec son mouchoir, il fit involontairement tourner sa perruque, de manière qu'une partie de son visage en fut cachée. — Dieux immortels! dit Aspasie, en poussant un cri

perçant, quelle étrange figure! est-ce donc une découverte de vos grands hommes qui vous a fait imaginer de vous coëffer ainsi avec le crâne d'un autre?

Aspasie, que les dissertations des philosophes faisoient bâiller, s'étoit emparée d'un journal de modes qui étoit sur la cheminée, et qu'elle feuilletoit depuis quelque temps, lorsque la perruque du médecin lui fit faire cette exclamation; et comme le siége étroit et chancelant sur lequel elle étoit assise étoit fort incommode pour elle, elle avoit placé, sans façon, ses deux jambes nues, ornées de bandelettes, sur la chaise de paille qui se trouvoit entre elle et moi, et s'appuyoit du coude sur une des larges épaules de Platon.

Ce n'est point un crâne, lui ré-

pondit le docteur, en prenant sa perruque et la jetant au feu; c'est une perruque, Mademoiselle, et je ne sais pourquoi je n'ai pas jeté cet ornement ridicule dans les flammes du Tartare lorsque j'arrivai parmi vous; mais les ridicules et les préjugés sont si fort inhérents à notre misérable nature, qu'ils nous suivent encore quelque temps au-delà du tombeau. — Je prenois un plaisir singulier à voir le docteur abjurer ainsi tout à la fois sa médecine et sa perruque.

Je vous assure, lui dit Aspasie, que la plupart des coëffures qui sont représentées dans le cahier que je feuillette, mériteroient le même sort que la vôtre, tant elles sont extravagantes. — La belle Athénienne s'amusoit extrêmement à parcourir ces estampes, et s'étonnoit avec raison de

la variété et de la bizarrerie des ajustements modernes : une figure entre autres la frappa, c'étoit celle d'une jeune dame, représentée avec une coëffure des plus élégantes, et qu'Aspasie trouva seulement un peu trop haute ; mais la pièce de gaze qui couvroit la gorge étoit d'une ampleur si extraordinaire, qu'à peine apercevoit-on la moitié du visage. Aspasie ne sachant pas que ces formes prodigieuses n'étoient que l'ouvrage de l'amidon, ne put s'empêcher de témoigner un étonnement qui auroit redoublé en sens inverse, si la gaze eût été transparente.

Mais apprenez-nous, dit-elle, pourquoi les femmes d'aujourd'hui semblent plutôt avoir des habillements pour se cacher que pour se vêtir : à peine laissent-elles apercevoir

leur visage auquel seul on peut reconnoître leur sexe, tant les formes de leurs corps sont défigurées par les plis bizarres des étoffes. De toutes les figures qui sont représentées dans ces feuilles, aucune ne laisse à découvert la gorge, les bras et les jambes : comment vos jeunes guerriers n'ont-ils pas tenté de détruire une semblable coutume? Apparemment, ajouta-t-elle, la vertu des femmes d'aujourd'hui, qui se montre dans tous leurs habillements, surpasse de beaucoup celle de mes contemporaines. — En finissant ces mots, Aspasie me regardoit et sembloit me demander une réponse.—Je feignis de ne m'en pas apercevoir; — et pour me donner un air de distraction, je poussai sur la braise avec les pincettes les restes de la perruque du docteur qui avoient échap-

pé à l'incendie. — M'apercevant ensuite qu'une des bandelettes qui serroit le brodequin d'Aspasie étoit dénouée ; permettez, lui dis-je, charmante personne, — et en parlant ainsi, je me baissai vivement, portant les mains vers la chaise où je croyois voir ces deux jambes qui firent jadis extravaguer de grands philosophes.

Je suis persuadé que, dans ce moment, je touchois au véritable somnambulisme; car le mouvement dont je parle fut très réel ; mais Rosine, qui reposoit en effet sur la chaise, prit ce mouvement pour elle ; et sautant légèrement dans mes bras, elle replongea dans les enfers les ombres fameuses évoquées par mon habit de voyage.

CHARMANT pays de l'imagination! toi, que l'être bienfaisant par excellence a livré aux hommes pour les consoler de la réalité, il faut que je te quitte. — C'est aujourd'hui que certaines personnes, dont je dépends, prétendent me rendre ma liberté ; — comme s'ils me l'avoient enlevée! comme s'il étoit en leur pouvoir de me la ravir un seul instant, et de m'empêcher de parcourir, à mon gré, le vaste espace toujours ouvert devant moi! — Ils m'ont défendu de parcourir une ville, un point, mais ils m'ont laissé l'univers entier ; l'immensité et l'éternité sont à mes ordres.

C'est aujourd'hui donc que je suis libre, ou plutôt que je vais rentrer

dans les fers. Le joug des affaires va de nouveau peser sur moi; je ne ferai plus un pas qui ne soit mesuré par la bienséance et le devoir. — Heureux encore si quelque déesse capricieuse ne me fait pas oublier l'un et l'autre! et si j'échappe à cette nouvelle et dangereuse captivité!

Eh! que ne me laissoit-on achever mon voyage! Etoit-ce donc pour me punir qu'on m'avoit relégué dans ma chambre? — dans cette contrée délicieuse qui renferme tous les biens et toutes les richesses du monde? Autant vaudroit exiler une souris dans un grenier. —

Cependant, jamais je ne me suis aperçu plus clairement que je suis double. — Pendant que je regrette mes jouissances imaginaires, je me sens consolé par force : une puissance

secrète m'entraîne ; — elle me dit que j'ai besoin de l'air et du ciel, et que la solitude ressemble à la mort. — Me voilà paré ; — ma porte s'ouvre ; — j'erre sous les spacieux portiques de la rue de Pô ; — mille fantômes agréables voltigent devant mes yeux. — Oui, voilà bien cet hôtel, — cette porte, — cet escalier ; — je tressaillis d'avance.

C'est ainsi qu'on éprouve un avant-goût acide lorsqu'on coupe un citron pour le manger.

Pauvre animal ! prends garde à toi.

FIN.





